

LA

# BATAILLE DE BUSSACO<sup>(1)</sup>

(27 SEPTEMBRE 1810).

---

## *Situation générale en juin-juillet 1810 (2).*

Le maréchal Masséna, prince d'Essling, avait reçu de l'Empereur l'ordre d'envahir le Portugal, vers le milieu de 1810, avec une armée composée des 8<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> corps, formant un total d'environ 70,000 hommes. Le 8<sup>e</sup> corps, sous le commandement du général Junot, duc d'Abrantès, se trouvait à Valladolid et Astorga; il venait d'enlever de vive force cette dernière ville, et surveillait l'armée espagnole de Galice, commandée par le général Mahy. Le 6<sup>e</sup> corps, à la tête duquel se trouvait le maréchal Ney, duc d'Elchingen, était échelonné entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo, observant l'armée anglo-portugaise, aux ordres de Wellington, dont le corps principal, fort de 25,000 hommes, se trouvait entre Viseu, Celorico et Guarda, détachant une avant-garde de 4,000 hommes, avec le général Crawford,

---

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage que prépare M. le lieutenant-colonel Balagny sur les campagnes des Français dans la Péninsule ibérique.

(2) Voir le croquis d'ensemble à 1/1,500,000<sup>e</sup> pour les opérations de juin à septembre 1810.

vers Almeida, un corps de 14,000 hommes vers Castello-Branco, avec le général Hill, et un autre de 12,000 hommes, avec le général Leith, vers Thomar. Le 2<sup>e</sup> corps français, commandé par le général Reynier, était resté, après Talavera, dans la région de Plasencia et venait de se porter sur Merida. Il avait son quartier général à Garrovillas, sur le Tage, et s'étendait entre ce fleuve et le Guadiana, depuis Alcantara jusqu'à Merida, observant l'armée espagnole du marquis de la Romana et la place de Badajoz, occupée par une garnison anglo-portugaise. Enfin un corps de réserve, le 9<sup>e</sup>, sous le commandement du général Drouet, devait s'organiser à Valladolid, pour assurer les derrières de l'armée.

Le but que l'Empereur cherchait à atteindre était de chasser définitivement les Anglais du Portugal et de leur interdire Lisbonne, qui constituait pour eux une excellente base d'opérations d'où ils pouvaient intervenir à leur gré dans la Péninsule ibérique.

Depuis la bataille de Talavera, dont le résultat final avait été la retraite des Anglais vers le Portugal, les troupes britanniques, durant la fin de 1809, n'avaient plus reparu en Espagne; elles s'étaient cantonnées dans la région au Nord-Est de Lisbonne, en même temps que s'organisait l'armée portugaise, sous la direction d'officiers anglais.

Au commencement de l'année 1810, les armées espagnoles ne comptaient plus. Écrasées l'année précédente à Almonacid, Ocaña et Alba de Tormès, elles s'étaient dispersées, incapables de continuer la lutte, et rien n'avait pu empêcher les Français, en février 1810, de conquérir l'Andalousie, où ils n'avaient pas pénétré jusque là. Ce qui restait de troupes espagnoles organisées se borna dorénavant à la défense de quelques places dans la Catalogne, l'Aragon ou la province de Valence; mais il était à prévoir que la résistance ne

saurait durer longtemps. Napoléon ne voyait plus, en face des forces françaises dans la Péninsule, qu'un seul ennemi redoutable, Wellington, dont l'armée anglo-portugaise, s'augmentant et se perfectionnant tous les jours, s'élevait déjà à près de 60,000 hommes, et qui, de son réduit du Portugal, pouvait quand il lui plairait, venir incommoder les Français. Pour que ces derniers devinssent les maîtres incontestés de la Péninsule, il leur restait donc à conquérir le Portugal et à en chasser l'armée anglaise de façon à lui interdire tout espoir de retour.

C'est dans ce but que l'Empereur avait réuni, sous le nom d'*armée de Portugal*, des forces considérables, dont il avait donné le commandement à un de ses meilleurs lieutenants. Masséna possédait, en effet, un très grand prestige, et il était naturel que l'Empereur l'eût choisi pour diriger cette importante expédition. Mais on ne peut s'empêcher de trouver le choix de l'Empereur beaucoup moins heureux, quand il désigna, pour seconder Masséna et servir sous ses ordres, un maréchal tel que Ney, dont la réputation était aussi brillante et la gloire aussi haute, mais dont le caractère ne savait pas se plier aux exigences de la discipline, et un général comme Junot, qui, ayant déjà commandé en chef la première expédition de Portugal, ne paraissait pas flatté de servir en sous-ordre dans une campagne semblable et de contribuer à son succès, alors que la sienne s'était terminée par une défaite, à Vimeiro, et une capitulation, à Cintra. Quant au général Reynier, qui avait déjà eu affaire aux Anglais en Égypte, et qui avait été battu par eux à Maïda, en Calabre, quatre années auparavant, il avait à cœur de prendre sa revanche et montrait de la bonne volonté; malheureusement, sa froideur naturelle s'accordait mal avec le tempérament ardent de Masséna.

Le général Foy a résumé admirablement la situation

du haut commandement à cette époque : « Notre armée de Portugal fourmille d'éléments de discorde. Ney veut faire, mais il ne sait pas obéir; il manque sans cesse aux égards qu'il doit au Prince. Junot, humilié avec raison de se voir en troisième, là où naguère il était le premier, Junot voudrait de tout cœur que l'expédition manquât. Reynier, dont les intérêts sont d'accord en ce moment avec ceux de la chose publique, Reynier va bon jeu, bon argent; mais le Prince ne l'aime pas (1) ».

Une pareille situation ne pouvait manquer d'affaiblir l'autorité du commandant en chef et d'amener de violents tiraillements, dont l'influence désastreuse se fit sentir pendant toute la durée de l'expédition.

D'après les ordres de l'Empereur, le maréchal Masséna devait rejeter les Espagnols en Galice, assiéger et prendre les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida pour assurer ses communications, puis interdire à l'armée anglo-portugaise de se porter sur Madrid par la vallée du Tage. Il devait ensuite s'avancer sur Lisbonne, avec les 8<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, par la rive droite du Tage, tandis que le 2<sup>e</sup> marcherait par la rive gauche.

Masséna fit investir Ciudad-Rodrigo le 6 juin 1810, par le 6<sup>e</sup> corps, et échelonna le 8<sup>e</sup> vers Salamanque et l'Agueda, tandis que le 2<sup>e</sup> se rapprochait du Tage (vers Coria), pour menacer le corps de Hill, dans la direction de Castello-Branco. Ciudad-Rodrigo fut emportée le 10 juillet, sans que les Anglais du général Crawford, qui se trouvaient à proximité, eussent essayé de venir troubler les opérations du siège. Seules, leur cavalerie et leur infanterie légère eurent avec les nôtres quelques engagements d'avant-postes. Ainsi se produisit une escarmouche de cavalerie à Gallegos, le 4 juillet. Un petit

---

(1) Girod de l'Ain, *Vie militaire du général Foy*, p. 101.

combat plus intéressant eut lieu le 10 juillet à Barquilla ; près de cette localité, 200 hommes du 22<sup>e</sup> de ligne, entourés par une nombreuse cavalerie anglaise, repoussèrent brillamment toutes les charges exécutées contre eux par trois escadrons de la légion allemande et des 16<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> dragons anglais, auxquels ils infligèrent des pertes sensibles ; ils se retirèrent ensuite sans avoir été entamés.

Après la prise de Ciudad-Rodrigo, l'armée française resta pendant dix jours autour de cette place. Ce n'est que le 21 juillet que le maréchal Ney se mit en marche sur Almeida, avec le 6<sup>e</sup> corps. La division légère du général Crawford était encore au Nord-Est de la ville, et fut attaquée vivement par les troupes françaises. Après un engagement des plus chauds, les Anglais battirent en retraite au delà de la Coa, dont ils défendirent le pont ; le maréchal Ney le fit aborder par le 66<sup>e</sup> de ligne, qui échoua, puis par un bataillon d'élite qui s'en empara, mais y fut presque détruit par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, qui enfilait le pont. Cette attaque brillante coûta aux Français 500 hommes, sans qu'ils pussent déboucher sur la rive opposée ; la nuit mit fin au combat, et les Anglais battirent en retraite le lendemain avant le jour.

Le 6<sup>e</sup> corps investit aussitôt la place d'Almeida, dont le gouverneur était le colonel anglais Cox, ayant sous ses ordres une garnison portugaise. Sa résistance fut courte ; par suite de l'explosion d'un grand magasin à poudre, la place, incapable de résister plus longtemps capitula le 28 juillet, sans avoir été secourue par les forces anglo-portugaises qui se trouvaient à proximité.

### *Entrée en Portugal (septembre 1810).*

Une fois maître de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, le maréchal Masséna laissa des garnisons dans ces

deux places et concentra les 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps de son armée autour d'Almeida, afin d'envahir le Portugal et de marcher sur Lisbonne, comme le lui prescrivaient les ordres de l'Empereur. Les circonstances l'amènèrent à choisir la route qui passe par Viseu et Coïmbre ; il mit les 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps en marche le 16 septembre, sur Celorico et Viseu, tandis que le 2<sup>e</sup> corps, qui avait passé le Tage à Alcantara, se dirigeait vers Almeida pour se réunir au gros de l'armée.

Dès que Reynier eut commencé son mouvement, le général Hill, exécutant une marche parallèle, passa le Tage à Villa-Velha et avertit Wellington. Ce dernier, laissant le général Hill avec 14,000 hommes à Sarzedas, une brigade portugaise à Fundão et une réserve de 10,000 hommes avec le général Leith à Thomar (communiquant avec Hill par Espinhal), échelonna le gros de ses forces dans la vallée du Mondego, entre Celorico et Coïmbre, car il s'attendait à voir les Français prendre cette route, parce-qu'elle était meilleure et plus facile que celle qui passe par Viseu. Mais Masséna, la croyant mauvaise sur la foi de faux renseignements et sachant d'autre part qu'elle avait été fortifiée par les Anglais, notamment à Ponte-Murcelha, au passage de l'Alva, se décida à prendre l'autre. C'est ainsi que l'armée de Portugal se trouva tout entière réunie autour de Viseu, le 18 septembre ; elle comprenait à ce moment 62,000 hommes de toutes armes.

Masséna avait compté surprendre Wellington par la rapidité de sa marche et arriver avant lui à Coïmbre ; mais le mouvement de l'armée française avait été dévoilé aux Anglais vingt-quatre heures trop tôt par la faute du maréchal Ney, qui, malgré les ordres reçus, avait dépassé Celorico le 16 septembre et porté son avant-garde à Fornos sur la route de Viseu. De plus, Masséna, après avoir réuni son armée autour de cette ville, fut absolument obligé de s'arrêter quelques jours pour y

attendre son parc d'artillerie très retardé dans sa marche, de sorte que le mouvement général vers le Sud-Ouest ne commença que le 22. Wellington, éclairé ainsi à temps sur les intentions de son adversaire, avait pris ses dispositions pour l'arrêter. Dès le 20 septembre, il avait porté son quartier général à Bussaco avec ses divisions échelonnées de façon à pouvoir être rapidement réunies sur cette position. Une partie de ses troupes traversa le Mondego ; la brigade portugaise de Pack se porta derrière le Criz, la division légère de Crawford vers Mortagoa, la division Spencer de Coïmbre sur Mealhada, la division Leith derrière l'Alva, la division Hill à Foz de Arouce, et le chef de partisans, colonel Trant, reçut l'ordre de marcher de Porto sur Sardão. Le 21, les divisions Pictoe et Cole furent concentrées près de Bussaco.

*Prise de contact avec l'armée anglaise.*

Dès le 23, les troupes des deux armées entrèrent en contact. La 3<sup>e</sup> division du 6<sup>e</sup> corps (général Loison), formant l'avant-garde française, rencontra les Anglais au delà du Criz et les rejeta sur Barril, d'où elle les chassa.

Le lendemain 24, elle poussa jusqu'à Mortagoa, d'où les Anglo-Portugais de Pack et de Crawford se retirèrent ; elle arriva le 25 à Moura au pied de la Serra d'Alcoba (1). Le même jour, dans l'après-midi, l'avant-garde du 2<sup>e</sup> corps atteignit Santo-Antonio do Cantaro, à l'Est de Moura ; elle s'arrêta au pied de la montagne, dont le sommet était occupé par les troupes anglaises qui barraient ainsi les deux principaux chemins praticables franchissant l'Alcoba pour gagner Coïmbre.

Dans la matinée du lendemain 26, les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps furent concentrés au pied de la Serra d'Alcoba vers

---

(1) Voir la carte à 1/50.000<sup>e</sup> du champ de bataille de Bussaco.

Moura et Santo-Antonio ; le 8<sup>e</sup> corps, retenu la veille à Viseu, pour donner à l'artillerie et aux équipages le temps de compléter leurs réparations, n'arriva que dans la soirée en arrière de Moura. Le maréchal Ney et le général Reynier, ayant constaté, par leurs reconnaissances dans la matinée du 26, la force de la position anglaise, qui paraissait être occupée par des troupes nombreuses, hésitèrent à attaquer. Reynier écrivit à Ney pour le consulter sur ce qu'il conviendrait de faire ; le Maréchal, croyant à tort que les Anglais voulaient faire écouler leur armée sur Coïmbre, en ne laissant en face des Français qu'une arrière-garde (1), répondit que s'il avait le commandement, il attaquerait sans hésiter un seul instant, mais que puisqu'il y avait un généralissime, il ne fallait rien faire sans son ordre. Cette manière d'agir était naturelle de sa part, car il était, depuis le commencement de la campagne en état de mésintelligence ouverte avec Masséna, qui l'avait blâmé encore tout récemment d'avoir dépassé trop tôt Celorico. Dans ces conditions, il ne voulait plus rien faire sans lui en référer. Finalement les deux commandants de corps d'armée rendirent compte de la situation à Masséna, qui était resté à Mortagoa et qui arriva à midi. Il reconnut la position, la trouva formidable (2) et hésita longtemps avant de prendre un parti (3). Il semblait vouloir essayer

---

(1) Ney fut trompé par un mouvement que fit la division Cole vers la gauche pour laisser la place à la division Spencer, qui arrivait de Luzo (Voir p. 527).

(2) Dans la lettre qu'il écrivit à Berthier le 5 octobre, il déclara que « cette position est assurément la plus forte de tout le Portugal ».

(3) Pelet, aide de camp de Masséna, avec lequel il se trouvait quand il arriva près de Moura, raconte ainsi, dans son *Journal inédit* (Archives historiques de la Guerre, p. 396-398 et 400-401), la reconnaissance de la position de Bussaco et la discussion qu'il eut à ce sujet avec le maréchal Ney :

« Sur cet avis (du maréchal Ney), le Prince se rend au plus vite

de manœuvrer et d'éviter une attaque de front dans laquelle il ne pouvait utiliser ni son artillerie ni sa nombreuse cavalerie ; c'est d'ailleurs ce que conseillaient les généraux Éblé et Fririon. Mais d'autre part il trouvait dangereux d'exécuter une marche de flanc à proximité de l'ennemi, et les autres généraux, surtout Ney, insistèrent

---

devant Moura, sur la route de Coïmbre, et trouve les deux armées ainsi placées : l'ennemi couronnant la crête de la montagne, où se voyaient les murs du couvent de Bussaco, sur un développement de plus de 4,000 et même de 5,000 toises, avec beaucoup d'artillerie ; la droite au delà du chemin de Santo-Antonio do Cantaro, se prolongeant même fort loin par des postes et des milices, était composée du corps du général Hill, qui venait de rejoindre l'armée un de ces derniers jours ; le centre vers le couvent et à peu près à cheval sur la route de Coïmbre ; la gauche s'étendait aussi très loin sur un contre-fort détaché presque perpendiculairement et en avant de la crête, à l'extrémité duquel on avait placé une redoute. Lorsque notre armée s'était avancée, on avait vu une ligne pleine qui sur un tel développement annonçait au moins 60,000 hommes et par conséquent la plus grande partie de l'armée de Wellington.

« Le 6° corps était en masse devant Moura à 500 toises de ce village sur la grande route ; le 2° sur la gauche à 2,000 toises du 6°, sur le chemin de Santo-Antonio do Cantaro ; le 8° et la cavalerie de réserve, qui devaient s'arrêter à Mortagoa et Breda, avaient reçu l'ordre de se porter de suite en position, mais ils en étaient encore assez éloignés. . . .

« Cependant l'entrevue du Prince et du Maréchal avait été assez vive ; celui-ci avait hautement exprimé devant tout le monde l'envie de tout attaquer, de tout enlever ; il en parla de même au Prince, qui d'abord ne voulait pas y entendre et n'était pas sans humeur ; survint le duc d'Abrantès, qui avait laissé ses troupes encore loin, et la conversation s'anima davantage. Le froid Reynier arrive et sert encore à l'allumer : ils entouraient, excitaient le Prince et semblaient vouloir le pousser à combattre. Il ne lui en fallait pas tant : « Vous le voulez, Messieurs, s'écrie-t-il, eh bien, on attaquera demain lorsque l'armée sera réunie ». — « Donnez-nous des ordres ! », demandent-ils maintenant — « En voilà ! » Et le Prince nous fit asseoir par terre, le général Fririon et moi, et nous dicta les dispositions suivantes. . . . ».

Ce témoignage de Pelet, témoin direct de la manière dont Masséna

tellement en répondant de la victoire et répétant plusieurs fois en montrant les Anglais sur la montagne : « Nous les enlèverons, nous les enlèverons ! », qu'il finit par se décider brusquement et par leur dire : « Vous le voulez, Messieurs, eh bien, on attaquera demain matin ! ». — « Donnez-nous des ordres », reprirent les généraux. — « En voilà ! » répondit Masséna, et il dicta sur-le-champ au général Fririon et au chef de bataillon Pelet, qui s'assirent par terre pour écrire, les dispositions suivantes pour la journée du lendemain.

Au camp près Moura, 26 septembre 1810.

Demain, 27 septembre, l'armée attaquera les hauteurs en avant de Moura occupées par l'armée ennemie.

Le 2<sup>e</sup> corps attaquera la droite de l'armée ennemie ; il tâchera, à cet effet, de couper sa ligne en gravissant un des points de la montagne les plus accessibles. Il y arrivera par une ou deux colonnes en se faisant précéder par des tirailleurs ; une fois arrivé sur le sommet du point qu'il aura décidé d'attaquer, il se formera en colonne serrée et descendra par la crête de la montagne sur le chemin de Coïmbre. Le point où il devra s'arrêter est le couvent de *Bussaco*. Il aura soin de se former une réserve pour le soutenir au besoin. Son artillerie sera disposée de manière à pouvoir contrebattre celle de l'ennemi et à lui servir de point d'appui.

Le 6<sup>e</sup> corps attaquera par les deux chemins qui conduisent sur la route de Coïmbre ; une de ses divisions formera sa réserve, et son artillerie sera placée sur différentes positions pour pouvoir le soutenir au besoin.

M. le maréchal Ney disposera ses deux colonnes d'attaque de manière à donner quand le général Reynier sera maître de la hauteur et qu'il marchera sur le couvent de *Bussaco*. Ce sera à M. le maréchal Ney à

---

prit sa décision, parait de nature à infirmer la version de Koch (*Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 192), lorsqu'il déclare que, le 26, Ney était opposé à l'attaque et avait donné le conseil de revenir sur Viseu et Oporto. Ce n'est que le lendemain, 27, après l'échec subi par les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, que Ney, se mettant en contradiction avec lui-même, déclara qu'il aurait mieux valu ne pas attaquer et qu'il valait mieux abandonner la partie.

presser son attaque s'il voyait l'ennemi s'ébranler pour faire un mouvement sur le général Reynier ou pour faire un mouvement de retraite. M. le maréchal Ney est trop pénétré de l'a-propos de son mouvement pour qu'on le lui détermine ; il se fera précéder par des tirailleurs.

Arrivé sur la crête de la montagne, il se mettra en bataille pour l'ensemble des mouvements ultérieurs de l'armée.

Le 8<sup>e</sup> corps sera rendu en arrière de Moura à 6 heures du matin ; il y prendra position et fera ses dispositions pour soutenir au besoin les corps d'armée attaquant et pour marcher lui-même à l'ennemi. Son artillerie sera placée de manière à arrêter l'ennemi s'il faisait un mouvement en avant.

La réserve de cavalerie sera placée sur la route de Coïmbre en arrière et au centre du 8<sup>e</sup> corps.

Le Général en chef sera à Moura.

*Le Maréchal, prince d'Essling,*  
MASSÉNA.

Le maréchal Masséna compléta ensuite sa pensée en donnant de vive voix à ses lieutenants de nombreuses explications qui n'eurent pas le don de les satisfaire tous. Reynier notamment, trouvant que son attaque était bien isolée et bien éloignée de celle du maréchal Ney, déclara sans ménagements au général en chef qu'il s'attendait à être *frotté*. Masséna le calma en lui disant qu'il n'avait pas à s'inquiéter, car son mouvement était moins important que celui du 6<sup>e</sup> corps, qui était destiné à fournir l'effort décisif et à percer la ligne ennemie ; tout le reste était secondaire.

Une fois sa décision prise, Masséna ne voulut plus en démordre, et répondit aux généraux Éblé et Fririon, qui lui faisait encore des représentations : « Vous êtes de l'armée du Rhin, vous autres, vous aimez à manœuvrer ; c'est la première fois que Wellington paraît disposé à livrer bataille, je veux profiter de l'occasion (1) ».

---

(1) Fririon, *Journal historique de la Campagne de Portugal*, p. 47.

Et rien ne put faire revenir le maréchal sur sa résolution (1).

Le reste de la journée du 26 se passa à reconnaître la position et à tâter l'ennemi. On fit quelques dispositions d'attaque pour l'obliger à montrer ses forces ; il couronna aussitôt la crête et montra qu'il disposait de troupes nombreuses et prêtes à bien défendre le terrain qu'elles occupaient. On se borna dès lors à repousser les troupes légères de l'ennemi qui occupaient les contreforts de la montagne assez bas et assez près des troupes françaises. Les tirailleurs du 2<sup>e</sup> corps chassèrent devant eux ceux du 88<sup>e</sup> régiment anglais, qui remontèrent sur la pente en face de Santo-Antonio do Cantaro ; ceux du 6<sup>e</sup> corps se donnèrent de l'air jusque vers Sula où se maintinrent les avant-postes du 4<sup>e</sup> chasseurs portugais et du 95<sup>e</sup> anglais.

#### *Dispositions prises par Wellington.*

Pendant que l'armée de Portugal se trouvait arrêtée devant la Serra d'Alcoba, Wellington avait achevé de concentrer ses forces. Dès le 25 au soir, il avait 40,000

---

(1) Le général Foy, dans son rapport à l'Empereur, le 22 novembre 1810, écrit ce qui suit au sujet des motifs qui avaient décidé Masséna à attaquer : « Le Maréchal, prince d'Essling, appréciait la force de la position de Bussaco ; cependant, de hautes considérations le déterminèrent à attaquer. Il fallait six jours pour tourner la position, il n'en fallait qu'un à l'ennemi pour repasser le Mondego ; une manœuvre de flanc très allongée sous les yeux d'une armée nombreuse n'était pas sans danger ; quand on aurait obtenu la réussite, les Anglais non entamés auraient inmanquablement pris, aux environs de Lisbonne, une position également forte et plus concentrée, au lieu que si, par un succès étonnant, nous parvenions à les chasser de leur position et à nous y établir, c'en était fait de leur armée : elle ne pourrait plus repasser le Mondego et à plus forte raison se rembarquer » (Publié par Girod de l'Ain, *loc. cit.*, p. 341).

hommes sur la position de Bussaco, contrairement à ce qu'ont pu écrire plusieurs historiens, et notamment l'Anglais Napier, qui déclare qu'il ne disposait pas ce jour-là de plus de 25,000 hommes (1). En réalité, Wellington aurait été assez fort pour résister aux attaques des Français si ces derniers avaient passé à l'offensive le 26 au matin comme le désirait le maréchal Ney. De plus, il fut rejoint le 26 par la division Spencer et les brigades Coleman et Campbell ; ce furent l'arrivée de la division Spencer et les mouvements des autres troupes pour lui faire place qui trompèrent le maréchal Ney en lui faisant croire que l'armée anglaise commençait à évacuer sa position. Le même jour, la division Hill traversa le Mondego pour se placer à la droite de l'armée à l'extrémité de la Serra d'Alcoba, de sorte que, dans l'après-midi du 26, toute l'armée anglo-portugaise se trouva réunie sous les ordres directs de Wellington, sûr dorénavant de disposer pour le lendemain de 52,000 hommes, dont plus de 49,000 d'infanterie, pour défendre la magnifique position qu'il occupait et qui mérite un examen détaillé.

#### *Description du terrain.*

La Serra d'Alcoba, ou de Bussaco, est le dernier contrefort de la Serra de Caramullo, qui borne au Nord-Ouest le bassin du Mondego. Cette rivière coule du Nord-Est au Sud-Ouest, et son bassin se trouve séparé, au Sud-Est, de celui du Tage par la Serra de Estrella ; avant d'arriver à Coïmbre, sa vallée se trouve complètement barrée,

---

(1) Ceci n'était exact que le 24 et le 25 au matin ; par conséquent, si Masséna était arrivé le 24 devant Bussaco, comme il aurait pu le faire sans le retard accidentel éprouvé à Viseu (Voir *supra*, p. 520), il est possible que Wellington, se jugeant trop inférieur en forces, se fût retiré sans combattre.

d'un côté par les contreforts de la Serra de Estrella, de l'autre par la Serra de Bussaco, qui peut être considérée comme un redressement vers le Sud-Est de la Serra de Caramullo.

La Serra de Bussaco est élevée, abrupte et se dresse comme une muraille à environ 300 mètres de hauteur au-dessus de la région mamelonnée qui l'entourne, s'étendant presque en ligne droite sur une longueur d'environ 15 kilomètres depuis Penacova, sur le Mondego, jusque vers Paradas. Les routes qui suivent le versant droit de la vallée du Mondego doivent la franchir pour parvenir à Coïmbre; c'est ainsi qu'elle était traversée en 1810 par trois chemins se dirigeant sur cette ville: le premier et le plus important, qui méritait le nom de chaussée carrossable, venait par Mortagoa sur Moura et franchissait la chaîne auprès de l'ancien couvent des Minimes de Bussaco, en longeant les murs de son parc; le deuxième, beaucoup plus médiocre, se dirigeait de Santo-Antonio sur Palheiros, et le dernier, plutôt sentier que chemin, venait de la boucle du Mondego par Boas-Eiras sur Sazes; ces deux derniers chemins franchissaient l'Alcoba respectivement à 4 et 7 kilomètres de la route qui passe auprès du couvent. Enfin un quatrième chemin partant de Mortagoa vers Boialvo et Sardão permettait de tourner l'obstacle en utilisant la dépression entre la Serra de Bussaco et la Serra de Caramullo; ce dernier chemin rejoignait la grande route de Porto à Lisbonne par Coïmbre.

Wellington, mis au courant de la topographie du pays, avait pris la précaution de donner l'ordre au colonel anglais Trant, qui commandait les milices d'Oporto, de descendre sur Sardão pour interdire aux Français le chemin de cette ville. Quant au maréchal Masséna, qui ne possédait que de mauvaises cartes et qui, dans la région dévastée qu'il parcourait, n'obtenait des rares habitants du pays que des renseignements faux, il ignorait

l'existence de ce chemin dans la journée du 26 septembre, et il n'avait pas eu la précaution de faire reconnaître par sa nombreuse cavalerie les voies de communication à droite et à gauche de son armée. Il avait donc conclu à la nécessité de s'ouvrir le passage par la Serra de Bussaco, qui se dressait perpendiculairement aux routes que suivait son armée.

En face de Moura et de Santo-Antonio do Cantaro, la montagne s'élève à des altitudes variant de 200 à 300 mètres au dessus du fond de la vallée; ses pentes sont escarpées et rocheuses surtout entre Bussaco et Moura; elles sont couvertes de bruyères et de genêts épineux qui en rendent le parcours excessivement pénible aux troupes à pied, qui par endroits y disparaissaient jusqu'à la poitrine. La crête est sensiblement rectiligne sauf au Nord-Ouest de Bussaco où elle est légèrement incurvée; son sommet est surbaissé et forme un plateau d'une largeur variant de 150 à 300 mètres, qui augmente encore vers la route de Bussaco; du côté Sud-Ouest, qui regarde vers Luzo, le versant est moins raide que vers le Nord-Est, qui regarde vers Mortagoa. La route, après avoir franchi la crête, descendait en pente douce, et passait à quelques centaines de mètres de là près du couvent de Bussaco, qui était entouré de bois, clos de tous les côtés par des murs qui s'étendaient en forme de losange irrégulier sur une longueur considérable. Wellington ne manqua pas de l'organiser défensivement et d'en faire un des points d'appui de la ligne.

Le point le plus élevé de la chaîne est la Ponta de Bussaco, située à environ un kilomètre au Sud-Est du couvent et à l'altitude de 547 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y découvre un magnifique panorama, l'un des plus beaux et des plus étendus de la Péninsule: l'on aperçoit à ses pieds, à une profondeur considérable, les villages de Moura, Cerquedo, Pendurada, Santo-

Antonio do Cantaro, Sardeirinha, Sardeira, etc., en même temps que l'on voit la route se diriger sur Mortagoa, de sorte qu'aucun mouvement de troupes ne peut échapper à la vue.

La montagne s'abaisse légèrement vers l'Est, du côté de Santo-Antonio; vers l'Ouest, du côté de Salgueiral, les pentes sont aussi moins raides, et la crête forme un plateau un peu plus large, qui s'effile ensuite en crête aiguë dans la direction du Mondego. Mais les difficultés d'accès étaient à peu près les mêmes des deux côtés, car, si vers Santo-Antonio il existait un chemin comme vers Moura, il n'en fallait pas moins descendre d'abord pour remonter ensuite sur un terrain hérissé d'obstacles.

La grande route venant de Mortagoa traversait le village de Moura, puis, passant sur une espèce de col, à droite et à gauche duquel commençaient des ravins profonds (1), gravissait la montagne, en s'incurvant légèrement sur la droite et laissant de ce côté, à 300 mètres environ, sur un éperon assez saillant, le village de Sula, dont elle était séparée par un ravin encaissé et à pentes très raides. Elle dépassait ensuite la tête de ce ravin et tournait complètement à droite, sur près de 400 mètres, contournant l'éperon qui descend vers Sula, et se redressait lentement vers la gauche pour parvenir, par une

---

(1) Voici comment Pelet, a vu le terrain, placé comme il l'était auprès de Moura :

« Cette chaîne (de l'Alcoba) est beaucoup plus élevée que les montagnes qui s'y rattachent, et les domine considérablement. Ses pentes sont fort escarpées. . . . Elle ne se liait avec le terrain qu'occupait le 6<sup>e</sup> corps, et qui était un confus empâtement de collines prolongées jusqu'à Mortagoa, que par un col excessivement rabaisé et étroit où passait la route de Coïmbre, et au delà duquel se trouvait Moura-bas (Sula) ; des deux côtés de ce col descendaient des ravins profonds. La montagne se relevait immédiatement au delà, de toute sa hauteur, et

large courbe, au sommet de la hauteur, d'où elle redescendait vers le couvent. Dans la partie qui contourne l'éperon de Sula, la route était construite en déblai et devenait invisible d'en bas, de sorte qu'elle pouvait au besoin servir d'abri à des troupes; les Anglais ne manquèrent pas d'utiliser cette disposition.

### *Répartition des forces anglo-portugaises.*

Wellington établit son armée sur la position de la manière suivante :

A l'extrême droite, près du Mondego, le général Hill occupa les derniers contreforts de la Serra, entre Penacova et le chemin de Sao-Paulo à Sazes, avec la 2<sup>e</sup> division anglaise renforcée par deux batteries, par la division portugaise Hamilton et par un bataillon de la légion lusitanienne.

A gauche de Hill, le général Leith déploya la 3<sup>e</sup> division, la droite sur le chemin de Sazes, qu'il fit garder par la brigade anglaise Barnes; le reste de la division, composé de troupes portugaises, s'établit sur la crête

---

se montrait comme à pic. Ainsi nous n'avions pour déboucher contre cette position que ce défilé extrêmement étroit, qui était en même temps le seul emplacement où l'on pouvait établir l'artillerie la plus rapprochée, parce que les ravins s'élargissant se détournaient obliquement derrière nous. Dans l'escarpement de la montagne, on distinguait : vers notre droite, un contrefort un peu plus incliné par lequel grimpa la division Loison; au centre, la route qui de Moura-bas se détournait à droite et semblait couper la montagne obliquement, même presque horizontalement; vers la gauche, un chemin très mauvais qui se dirigeait par le travers de la montagne sur une berme ou petite plaine au bas de l'enclos de Bussaco. Le chemin de Santo-Antonio et le terrain où était le 2<sup>e</sup> corps se liaient également à la chaîne principale par un contrefort qui en descend; cette partie me paraissait moins raide et moins difficile » (*Journal inédit, loc. cit., p. 398-400*).

jusque dans le voisinage du chemin de Santo-Antonio à Palheiros, avec des intervalles démesurément larges entre certaines unités; c'est ainsi que deux bataillons de la légion lusitanienne furent placés à plus de 1,500 mètres à gauche de la brigade Barnes, et se trouvaient à plus de 1,000 mètres à droite de la brigade Spry; non loin de cette dernière se trouvaient le 8<sup>e</sup> portugais et la milice de Thomar, rattachés ce jour-là à la division Leith.

A la gauche de cette dernière, venait la 3<sup>e</sup> division, commandée par le général Picton, qui avait placé sa droite sur le chemin de Santo-Antonio do Cantaro à Palheiros, afin d'en assurer la défense. Là se trouvaient une batterie portugaise qui enfilait la route, la brigade portugaise Champlemond et le 74<sup>e</sup> régiment anglais, de la brigade Mackinnon; deux autres régiments de cette brigade, les 45<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> anglais, se trouvaient à gauche du chemin, le 45<sup>e</sup> à proximité du col, le 88<sup>e</sup> à plus d'un kilomètre du 45<sup>e</sup>; à gauche du 88<sup>e</sup> s'étendait la brigade anglaise de Lightburne, soutenue à l'Est par une batterie, et en arrière à gauche, par deux escadrons de dragons.

La 1<sup>re</sup> division, sous les ordres du général Spencer, comprenait trois brigades anglaises; elle s'étendait à droite et à gauche de la Ponta de Bussaco, sur la partie la plus haute de la chaîne, et dont la gauche était couverte par une batterie, non loin de l'extrémité Est des murs du couvent de Bussaco.

Venaient ensuite : la brigade portugaise du général Pack, en avant des murs du parc et à droite de la route; puis, parallèlement à la route, ou abritée sur la route elle-même, dans la partie de sa courbe dont il a été parlé plus haut, la division légère du général Crawford, faisant face au village de Sula, qu'elle occupait par ses tirailleurs, soutenus en arrière sur la pente, par le 95<sup>e</sup> régiment anglais. Crawford avait également avec

lui, en avant de la route, une batterie à cheval placée au milieu des rochers, dans les intervalles desquels elle pouvait tirer, pour battre la route et les pentes vers Sula.

Enfin, à l'extrême gauche de cette ligne, se trouvait la division Cole (4<sup>e</sup> division), avec deux brigades anglaises (A.-C. Campbell et Kemmis), soutenues par une batterie à cheval et une brigade portugaise (Collins).

La réserve de l'armée était située dans le voisinage de la route, près du couvent de Bussaco. Elle était formée par la brigade portugaise de Coleman, la brigade allemande de Löwe (King's German Legion), détachée de la division Spencer, et de la brigade portugaise de Campbell. Les troupes de Coleman étaient rangées en colonne sur la route, en arrière de la crête, le long des murs du parc de Bussaco; un détachement de ces troupes défendait la porte Nord-Est de l'enclos, qui avait été organisée défensivement, de façon que l'infanterie pût tirer de chaque côté, au moyen d'échafaudages, par dessus les murs, trop hauts pour être escaladés. Les Allemands de Löwe et les Portugais de Campbell se trouvaient à droite et à gauche de Monte-Novo, un peu en arrière de ce village (une partie des troupes de Campbell fut d'ailleurs promptement changée de place, et portée en première ligne, à gauche de celles de Crawford, quand celles-ci commencèrent à s'engager contre les Français).

Au loin, à gauche de l'infanterie, dans la direction de l'Ouest, toute la cavalerie du général Cotton s'établit dans la plaine, vers le village de Mealhada; elle ne pouvait intervenir sur le champ de bataille.

Pour assurer la défense des abords de la route en avant du couvent, Wellington fit placer une batterie de la légion allemande et une autre de la brigade portugaise Coleman, près du tournant, à gauche de la brigade Pack, de façon à battre par des feux puissants d'artil-

lerie, la tête du ravin qui bordait la route, ainsi que les pentes à droite et à gauche (4).

En avant de la ligne principale, formée sur la crête, Wellington plaça sur la pente de la montagne, à des distances variables, une grande partie de l'infanterie portugaise, qu'il renforça de place en place par des Anglais. Il donna l'ordre d'organiser sur le versant Nord-Est tous les obstacles qui pouvaient se prêter à une bonne défense ; c'est ainsi que les tirailleurs anglo-portugais occupèrent tous les rochers, escarpements, bouquets de bois, villages, etc., qui furent reconnus susceptibles d'arrêter l'ennemi et de lui opposer une première résistance énergique.

L'artillerie, placée sur la crête, ne pouvait pas produire beaucoup d'effet à grande distance, à cause de la raideur des pentes qu'elle battait fort mal ; mais elle pouvait se réserver pour le tir à mitraille, à distance relativement courte, qui lui permettait d'obtenir des résultats d'autant plus certains, qu'elle ne risquait rien elle même du feu de l'artillerie française, située hors de portée.

D'une façon générale, on voit que l'armée anglo-portugaise se trouvait rangée sur deux lignes parallèles : la première, formée de troupes légères, à mi-pente, à une distance de 600 à 800 mètres ; la deuxième, formée en ligne déployée sur deux rangs, sur la crête de la montagne.

Auprès du couvent de Bussaco, les réserves formaient une troisième ligne, située très près de la ligne principale, à 500 ou 600 mètres seulement. Elles pouvaient

---

(4) Cette partie de la route était donc défendue par trois batteries, en y comprenant la batterie à cheval qui se trouvait avec le général Crawford, un peu plus à gauche.

suffire pour la gauche de la ligne, dans les environs de Bussaco, mais elles étaient trop faibles pour l'ensemble de l'armée, et de plus elles se trouvaient dans l'impossibilité de parvenir en temps utile sur le point menacé, s'il se trouvait très éloigné, comme le cas pouvait se produire sur une position de 15 kilomètres de développement. Ce n'était que par des mouvements latéraux que l'on pouvait porter des troupes d'un point à un autre, et c'était là un grave défaut du dispositif du général anglais, qui aurait pu, étant donnée la nature du terrain, occuper un front plus restreint.

Mais, malgré l'étendue de la position qu'il occupa, il ne faut pas s'exagérer le danger que lui faisait courir l'extension démesurée de son front, car il est nécessaire de bien se représenter que, du haut de la montagne où il se trouvait, son regard plongeait dans les lignes françaises, dont aucun mouvement ne pouvait lui échapper, tandis qu'il pouvait à son gré dissimuler tous les siens à l'abri de la crête. Cette disposition lui donnait l'avantage de se rendre compte de la direction et de l'importance de toutes les attaques, et lui donnait le temps de prendre ses dispositions pour porter sur le point menacé, par des mouvements latéraux, invisibles d'en bas, les renforts qu'il jugeait nécessaires.

En somme, la ligne anglaise pouvait difficilement manœuvrer en dehors de sa position essentiellement défensive; elle était mince et trop étendue, ce qui pouvait présenter de graves dangers si l'ennemi réussissait à y faire brèche; mais elle était forte sur son front par suite de sa position dominante qui la mettait à l'abri des coups de l'artillerie, tout en lui permettant d'utiliser la sienne, par suite aussi des difficultés d'accès et de la raideur des pentes qui devaient ralentir l'ennemi en l'épuisant.

Toutes ces circonstances avaient donné confiance au général anglais, qui comptait à la fois sur la force de la

position elle-même et sur la solidité au feu des troupes anglaises, incomparables dans la défensive; enfin il espérait que, du moment où il découvrirait tous les mouvements de l'ennemi, qui ne pouvait pas lui donner le change sur ses manœuvres, puisqu'on l'apercevait comme du haut d'un observatoire, il serait à même de lui opposer en temps et lieu des réserves suffisantes.

Restait l'éventualité d'une attaque exécutée par l'ennemi dans des conditions telles, grâce aux circonstances météorologiques ou atmosphériques, que les troupes assaillantes pussent s'approcher en force et sans être vues, de manière à percer soudainement en un ou plusieurs points la ligne ennemie; c'est justement ce qui faillit arriver dans la matinée du 27 septembre 1810, et il s'en fallut de peu que les Français ne réussissent à couper l'armée anglaise en deux tronçons.

(*A suivre.*)

B.

---

BATAILLE DE BUSSACO<sup>(1)</sup>

(27 SEPTEMBRE 1810).

*Offensive des Français (2).*

Les généraux français s'étaient bien rendu compte de la nécessité de masquer leurs mouvements à l'ennemi. Comme ils avaient remarqué les jours précédents qu'un épais brouillard couvrait jusque vers 7 heures ou 8 heures du matin les flancs de la montagne, ils avaient décidé que l'on profiterait de cette circonstance et que l'on attaquerait de bonne heure, de façon à arriver, sans être vu, à proximité de la position anglaise et à l'assaillir par surprise sur plusieurs points avec des forces considérables ; on pouvait ainsi percer une ligne de bataille dont la ténuité et l'étendue ne faisaient pas présumer une grande force de résistance. C'est pourquoi les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps se trouvèrent rassemblés, dès 5 heures du matin, vers Moura et Santo-Antonio do Cantaro ; avant qu'il ne fit jour, les premières colonnes d'attaque du 2<sup>e</sup> corps s'ébranlèrent.

Malheureusement, on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour exécuter les mouvements en

---

(1) *Revue d'Histoire*, n° 96, décembre 1908.

(2) Se reporter au croquis du champ de bataille de Bussaco (1/30,000<sup>e</sup>) annexé au n° 96 de la *Revue d'Histoire*.

silence et éviter de donner l'éveil à l'ennemi. Du haut de l'Alcoba, les Anglais entendirent distinctement tous les préparatifs de départ, qui se firent au son des fifres, des tambours et des trompettes ; le roulement des voitures d'artillerie leur indiqua aussi que les Français prenaient leurs dispositions pour attaquer (1).

#### *Attaques du 2<sup>e</sup> corps.*

D'après les ordres du général en chef, le 2<sup>e</sup> corps devait arriver le premier sur la crête de la montagne, par le chemin de Santo-Antonio, pour attirer de ce côté l'attention et les forces de l'ennemi ; le 6<sup>e</sup> corps devait ensuite faire l'effort principal en perçant par la route de Bussaco.

En conséquence, le 2<sup>e</sup> corps commença le mouvement et se forma en deux colonnes principales : celle de droite, constituée par la 1<sup>re</sup> division, sous le commandement du général Merle, réunie en avant et à droite de la Venta de Santo-Antonio do Cantaro, partit de ce point pour gravir la montagne vers la droite, par une pente qui paraissait praticable ; la colonne de gauche partit de Santo-Antonio do Cantaro, en s'appuyant au chemin qui, de ce point, conduit vers Palheiros : elle était formée uniquement par le 31<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, de la brigade Arnaud (division Heudelet). La brigade du général Foy, de la même division, resta en arrière du 31<sup>e</sup>, prête à soutenir ce régiment, s'il rencontrait une vive résistance, ou à le suivre, dans le cas contraire ; elle devait constituer, en somme, une première réserve pour les colonnes assaillantes des deux divisions. Le

---

(1) W. Grattan, *Adventures with the Connaught Rangers, 1809-1814*, p. 29 ; colonel Mac Kinnon, *Origin and Services of the Coldstream Guards*, t. II, p. 136.

47<sup>e</sup> régiment de ligne, de la brigade Arnaud, resta à la disposition du commandant du 2<sup>e</sup> corps. L'artillerie fut disposée sur les plateaux en avant de Santo-Antonio de Cantaro, pour protéger le mouvement de l'infanterie ; malheureusement sa position était aussi défavorable que possible, car ses projectiles ne portaient pas jusqu'à mi-pente et ne pouvaient pas atteindre la crête pour contre-battre l'artillerie ennemie et ébranler son infanterie ; d'un autre côté, il était impossible de la placer plus haut, car, dans ce cas, elle n'aurait pas pu tirer du tout à cause de l'inclinaison du terrain. La cavalerie resta en réserve vers Lourinhal.

Les deux colonnes se mirent en marche avant 6 heures du matin, au moment où le brouillard se dissipait, et se firent précéder par de nombreux tirailleurs ; chacune d'elles était formée en colonne serrée en masse par peloton ou par division, c'est-à-dire sur un front de compagnie ou de deux compagnies avec distance de trois pas d'un élément à l'autre.

Ce dispositif était commode pour porter en peu de temps beaucoup de troupes sur un point donné (1) ; il était d'ailleurs excellent pour forcer un défilé ou enfoncer une ligne ébranlée par le feu, mais peu maniable dans un terrain accidenté, où il devenait presque impossible de maintenir l'ordre ; de plus, il était très vulnérable sur ses flancs, qui ne pouvaient pas fournir de feux, il se trouvait faible sur son front où l'on ne pouvait user que du feu de la compagnie de tête ; enfin il était long à déployer par suite du resserrement des unités qui ne pouvaient exécuter que des mouvements latéraux très dangereux sous le feu de l'ennemi. Mais l'usage

---

(1) Par exemple, une brigade en colonne serrée par division occupait un front de 72 mètres sur une profondeur de 150 mètres ; par peloton, 36 mètres sur 300 mètres.

constant de l'époque était de prendre cette formation, considérée comme excellente pour l'offensive, et l'on fit à Bussaco comme on avait l'habitude de faire sur les autres champs de bataille.

L'itinéraire avait été reconnu la veille par le capitaine Charlet, aide de camp du général Reynier, et cet officier fut chargé de guider la marche de la division Merle, qui s'ébranla avec la brigade Sarrut en tête et la brigade Graindorge en queue. Dans la brigade Sarrut, le 36<sup>e</sup> de ligne forma la tête de la colonne ; il fut suivi par le 2<sup>e</sup> léger et par le 4<sup>e</sup> léger ; on choisit, « pour escalader, les anfractuosités de la montagne où les replis du terrain abritaient les troupes assaillantes (1) ». Le 31<sup>e</sup> léger, de la colonne de gauche, n'avait pas besoin de guide puisqu'il devait monter en s'appuyant au chemin qui mène au col ; il s'ébranla seul, tandis que la brigade du général Foy venait se placer en soutien au pied de la pente en arrière de lui et lui laissait prendre de l'avance.

Le terrain que devaient parcourir les deux colonnes du 2<sup>e</sup> corps était difficile ; la pente était raide et le sol, hérissé de blocs rocheux, était couvert de bruyères et de genêts épineux qui ensanglantaient les jambes des soldats à travers leurs vêtements, rendaient la marche pénible pour des troupes en formation massée et empêchaient le maintien de l'ordre initial déjà troublé par le brouillard.

Toutes ces circonstances empêchèrent la plupart des unités de continuer à marcher dans la formation en colonne serrée ; les troupes, afin de pouvoir cheminer au milieu des genêts, marchèrent par le flanc par régiment : « On peut juger des longueurs d'espace qu'elles

---

(1) Rapport du général Foy à l'Empereur, Paris, 22 novembre 1810 (Publié par Girod de l'Ain, *loc. cit.*, p. 342).

devaient occuper au milieu des balliers, où les hommes étaient à demi-enfouis ; ces troupes figuraient dans leur ascension, et par leur flottement, des banderoles fixées à la montagne et se déroulant sur ses pentes. C'était donc un véritable assaut à fournir, une escalade à exécuter, sans protection d'artillerie. . . . pendant que celle ennemie, de positions favorables, nous écrasait sous ses feux, le fusil seul devait répondre ; mais, pour ce, il fallait arriver à portée et formés en bataille (1) ».

Malgré toutes ces difficultés, les colonnes du 2<sup>e</sup> corps, remplies d'ardeur et d'espérance dans le succès, gravirent rapidement et en silence la pente escarpée de la montagne. Les tirailleurs français repoussèrent vivement tout ce qui se trouvait devant eux et, après une fusillade nourrie, rejetèrent les postes avancés de la division Picton sur la crête de la montagne, où la tête de la division Merle parvint en moins d'une heure. Mais les difficultés du terrain et de l'ascension au milieu des ajoncs avaient fatigué les troupes qui arrivèrent hors d'haleine et en désordre près du sommet (2) ; de plus, le brouillard persista moins longtemps que les jours précédents et se dissipa dès le début de la montée. Les Anglais, qui avaient aperçu distinctement nos colonnes d'attaque sur la pente, avaient eu le temps de prendre leurs précautions pour les recevoir sur les points où elles se dirigeaient.

(1) Lemonnier Delafosse (alors capitaine au 31<sup>e</sup> léger), *Campagnes de 1810 à 1815*, t. II, p. 69. — Pelet, dans son *Journal inédit*, dit en parlant de l'ascension du 2<sup>e</sup> corps : « Ces masses, que nous voyions d'un peu loin, avec leurs capotes blanchâtres, semblaient suspendues aux pentes escarpées de la montagne ».

(2) « Je suis encore à me demander aujourd'hui comment le pauvre soldat a pu, armé et sac au dos, gravir dans ces genêts, s'y accrochant comme aux barreaux d'une échelle longue ; moi, ganté, n'ayant que mon sabre, j'avais un travail incessant à faire pour y cheminer » (Lemonnier-Delafosse, *loc. cit.*, t. II, p. 69-70).

Le colonel Mac Kinnon, commandant une des brigades de la division Picton, et le colonel Wallace, commandant le 88<sup>e</sup> anglais, placés auprès du col par où passe la route de Santo-Antonio à Palheiros, avaient averti le général Picton qu'une forte colonne française (celle de Merle) paraissait se diriger vers la partie du terrain occupée par le 88<sup>e</sup> anglais, assez isolé à environ 1,500 mètres au Nord-Ouest du col. Picton donna aussitôt des ordres pour faire renforcer le 88<sup>e</sup> (Connaught Rangers) par deux bataillons du 8<sup>e</sup> portugais, quoiqu'ils ne fissent point partie de sa division, et par la moitié du 45<sup>e</sup> anglais, qui se trouvaient jusque-là placés dans le voisinage du col. Il rassembla également, pour les utiliser contre la colonne française, les compagnies légères de sa division, qui avaient lutté sur la pente contre les tirailleurs français et qui s'étaient écoulées vers leur gauche, afin de dégager le front du 88<sup>e</sup>. Le mouvement de toutes ces troupes s'exécuta à l'abri des vues de l'adversaire, derrière la crête, de sorte que les 45<sup>e</sup> anglais et 8<sup>e</sup> portugais purent arriver à temps pour se placer à la droite du 88<sup>e</sup>, en arrière de la crête, et se déployer face au 36<sup>e</sup> régiment français, qui marchait en tête de la division Merle, et qui prenait pied sur le plateau, large en cet endroit d'environ 200 mètres. Ce régiment débouchait en laissant sur sa droite les 45<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> anglais, qu'il n'apercevait qu'en partie, et ayant en face de lui le 8<sup>e</sup> portugais qu'il voyait mal, tandis que les compagnies légères de la division Picton lui étaient encore complètement masquées par la crête. Les unités du 36<sup>e</sup> étaient en désordre, les distances n'avaient pas été conservées, de sorte que les bataillons formaient, les uns par rapport aux autres, des échelons irréguliers; il fallait donc les remettre en ordre, leur donner quelques moments de repos et les déployer sur le plateau de façon qu'ils pussent faire usage de leurs feux. C'est ce que tenta de faire le général Merle; il détacha vers sa droite

une partie du 2<sup>e</sup> léger, pour chasser un groupe de tirailleurs anglais d'un massif rocheux, où ils combattaient encore, et qui dominait un escarpement où il comptait appuyer son flanc; il donna ordre au général Graindorge, qui était en arrière à gauche, de déboucher sur la crête en pivotant sur sa droite, pour prendre en flanc les troupes qui se trouvaient devant la tête de la division; il prescrivit enfin de déployer la division par régiments en masse, c'est-à-dire tous les régiments sur la même ligne, avec leurs bataillons en colonne sur un front de compagnie. Encore un effort, et quelques moments après, la division Merle, remise en ordre, prenait possession du plateau et coupait en deux la ligne anglaise (1).

Mais elle n'en eut pas le temps. Au moment où le 36<sup>e</sup> mettait le pied sur le plateau et tentait de s'y former, il fut accueilli à bonne distance par un feu violent

---

(1) Le général Merle décrit ainsi l'attaque de sa division dans le rapport particulier qu'il adressa au général Reynier le 28 septembre 1810.

« La division quitta ses positions à gauche et en arrière de Santo-Antonio à 4 heures précises du matin, et se porta au pied de la haute montagne occupée par l'armée anglaise. Je fis masser deux régiments de ma division au pied de cette montagne, m'étant aperçu que l'ennemi observait mon mouvement, ce qui lui était facile, attendu que ce jour-là il n'y avait point de brouillard, comme on s'y attendait, la position de l'ennemi en ayant été couverte jusqu'à 9 heures du matin les jours précédents. . . .

« La position des Anglais, mon général, quoique extraordinairement escarpée fut gravie au pas de charge d'un seul trait, après une heure d'une marche la plus pénible. . . . En arrivant sur la première crête, nous reçûmes la décharge de plusieurs régiments et de deux batteries, qui prirent ma division en flanc. Rien ne put arrêter sa marche. Elle affronta tous ces dangers et enfonça à la baïonnette tout ce qui se présente devant elle; mais l'ennemi continuant sans cesse de faire venir des troupes fraîches et sept à huit bataillons portugais qui se trouvaient en bataille sur ma gauche commençant à s'ébranler, la position enlevée ne fut plus tenable; ma division fut obligée de se retirer

du 8<sup>e</sup> portugais, qui arrivait en sens inverse après s'être déployé à l'abri de la crête; le régiment fut très éprouvé sur son front par les décharges qui venaient de le surprendre; cependant il riposta vivement, et continua à avancer pour attaquer à la baïonnette le 8<sup>e</sup> portugais, qui recula devant cette menace. Mais à ce moment les Français furent accablés sur leur flanc droit par le tir à mitraille d'une batterie qui venait d'arriver à toute allure; c'était Wellington lui-même qui, ayant vu le danger que courait la brigade de droite de la division Picton, avait envoyé à son secours une partie de l'artillerie établie à la gauche de cette division. Cette artillerie ouvrit le feu juste à temps pour ébranler la marche de la colonne française, et lui faire subir des pertes graves, qui ralentirent son élan. Malgré tout, elle continuait son mouvement et allait prendre possession du plateau lorsqu'elle fut attaquée sur son flanc droit, déjà éprouvé, par les 88<sup>e</sup> et 45<sup>e</sup> régiments anglais, conduits par le colonel Wallace. Cet officier avait compris qu'il fallait attaquer les Français immédiatement sans leur laisser le temps de reprendre haleine sur la crête; il avait formé, sans être vu, ses troupes en plusieurs petites colonnes souples et maniables, puis avait surgi à l'improviste sur la crête et s'était précipité tête baissée sur le flanc droit de la brigade Sarrut. Afin de contenir les fractions du 2<sup>e</sup> léger qui commençaient à s'installer dans les rochers, il leur avait opposé quelques compa-

---

après s'être couverte de gloire et avoir eu 1,200 hommes hors de combat, combat qui n'a duré qu'une demi-heure. Il n'en a peut-être jamais été de plus sanglant, de plus opiniâtre et de plus glorieux pour les armes françaises en considérant la position de l'ennemi, son énorme artillerie et ayant eu à combattre au moins un contre cinq ».

Il faut observer, à propos de cette dernière phrase, que les troupes anglaises qui repoussèrent la division Merle n'étaient pas plus nombreuses qu'elle, mais qu'elles surent accabler la tête de sa colonne.

gnies réunies à la hâte, et pour faire seconder son attaque par le 8<sup>e</sup> portugais, il lui avait recommandé de reprendre son mouvement en avant en accablant de feux les Français sur leur front. En même temps, le général Pieton avait donné l'ordre aux compagnies légères réunies à droite du 8<sup>e</sup> portugais, de prononcer une attaque à la baïonnette sur le flanc gauche des Français.

Les troupes anglaises et portugaises exécutèrent cette contre-attaque d'ensemble avec une remarquable résolution et un rare bonheur; les 45<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> anglais, après avoir exécuté une décharge à bonne portée sur le flanc droit du 36<sup>e</sup> régiment français, se précipitèrent sur lui à la baïonnette avec un bel élan, le colonel Wallace en tête (1). La colonne française, surprise au moment où elle essayait de se former, subit en peu de temps des pertes considérables par suite des feux qui l'accablaient de trois côtés à la fois à si courte distance. Se trouvant dans l'impossibilité de riposter efficacement par suite de sa formation même, impuissante sur ses flancs, ayant perdu la plupart de ses officiers, elle se trouva incapable de résister au choc qui la menaçait. Malgré les exhortations et les efforts désespérés des officiers survivants, qui voulaient tenter la tâche impossible de tenir tête à l'ennemi en dépit de la confusion qui régnait dans la troupe, la tête de la colonne française, décimée et épuisée de fatigue tourbillonna sur elle-même et lâcha pied en se jetant sur les bataillons qui la suivaient. Ceux-ci furent bousculés et culbutés les uns sur les autres; le désordre s'étendit ainsi de la tête à la queue de la colonne, et de la brigade Sarrut à la brigade Graindorge. Dès lors la partie était

---

(1) Toute cette partie de l'action a été décrite minutieusement d'un côté anglais par W. Grattan, alors capitaine au 88<sup>e</sup>, dans ses *Adventures with the Connaught Rangers*, p. 31-37.

perdue de ce côté ; les Anglo-Portugais, continuant à avancer sur ces troupes épuisées et en désordre, en eurent bon marché ; ils les rejetèrent sur le versant de la montagne, qu'ils les obligèrent à descendre plus rapidement qu'elles ne l'avaient gravie, puis les poursuivirent jusqu'à mi-pente environ, où ils furent arrêtés par le feu de l'artillerie du 2<sup>e</sup> corps qui, du bas de la montagne, commença à les couvrir de projectiles. Sous la protection de cette artillerie, les régiments de la division Merle se rallièrent tant bien que mal au pied des hauteurs.

Cette belle division avait été très éprouvée par le feu de l'ennemi ; ses pertes étaient cruelles. Elle avait perdu 66 officiers et un millier d'hommes ; parmi les blessés se trouvaient les généraux Merle et Graindorge, les colonels Merle et Desgraviers, des 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> d'infanterie légère ; le régiment qui avait le plus souffert était le 36<sup>e</sup>, qui tenait la tête et qui avait laissé 483 hommes sur le terrain.

Pendant ce temps, le 31<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, qui formait la tête de la colonne de gauche, avait prononcé son mouvement adoptant également la formation par le flanc par suite de l'impossibilité de marcher en colonne dans les ajoncs. Il avait gravi les pentes, en appuyant sa gauche au chemin de Santo-Antonio, et était arrivé dans les environs du col où passe ce chemin ; il avait été reçu en cet endroit par les décharges à mitraille de la batterie qui défendait le col et par le feu convergent du 74<sup>e</sup> régiment anglais et du 21<sup>e</sup> portugais, qui se portèrent en avant et prononcèrent un mouvement offensif sur les deux flancs de la colonne. Cette dernière, très éprouvée par un feu violent auquel elle ne pouvait répondre que par celui de sa compagnie de tête, dut s'arrêter pour se déployer et repousser à son tour l'ennemi par son feu ; malgré les pertes que lui faisaient subir, sur son front, l'artillerie et, sur ses flancs, l'infan-

terie, le 31<sup>e</sup> tint bravement tête aux Anglo-Portugais et se déploya tant bien que mal, en appuyant sur sa droite afin de diminuer les effets du feu de l'artillerie (1); il subit encore des pertes cruelles pendant ce déploiement laborieux et progressa sur sa droite au moment où les troupes de la division Merle arrivaient de ce côté sur la crête à environ 700 ou 800 mètres. Il fit tous ses efforts pour se maintenir sur le terrain qu'il avait conquis et attendre le renfort de la brigade For qui devait le suivre; mais, resté isolé sur la crête après l'échec de la division Merle, il lutta vaillamment pendant quelque temps et fut obligé de céder le terrain après avoir perdu 10 officiers, parmi lesquels le colonel Meusnier, et près de 300 hommes; il recula alors à droite

---

(1) « Le soldat, par son ardent courage surmontant tous les obstacles, fit que les têtes de colonnes arrivèrent à mi-montagne, à portée de la ligne ennemie : un ressaut de terrain donna moyen au 31<sup>e</sup> léger d'essayer à s'y former en bataille, sous le feu plongeant lancé par une infanterie de pied ferme, feu terrible, dont chaque coup portait juste, avant qu'on pût y répondre; quelques régiments réussirent à se former, à se mettre en ligne, mais, dans le mien, une partie du 4<sup>e</sup> bataillon put seule exécuter le commandement. Capitaine de la 4<sup>e</sup> compagnie, je n'eus jamais plus de quatre files de formées; toutes celles arrivant étaient abattues. Le second bataillon achevait de monter, toujours par le flanc; ne trouvant pas d'emplacement pour se déployer, il était abîmé par le feu des batteries anglaises, pouvant, à courte portée, lancer la mitraille. Enfin, tant bien que mal il se déploya et dut supporter les feux de la ligne anglaise. Le 31<sup>e</sup> soutint longtemps un feu de deux rangs, comme les Anglais savent le faire, et j'avoue que de ma vie, je n'en ai vu exécuter de pareil en précision et en vitesse. Notre première compagnie de voltigeurs fut totalement détruite; trop avancé, le restant des vivants fut fait prisonnier. . . . Quelques minutes après avoir commencé à former ma compagnie en bataille, je reçus une balle au sourcil droit; . . . j'allais remettre le commandement à Gay, mon lieutenant, lorsque de toutes parts, on se mit en retraite: l'ordre eut-il donné? je ne le crois pas, mais le mouvement ne s'en exécuta pas moins généralement; il était la suite naturelle de l'insuccès » (Lemonnier-Delafosse, *loc. cit.*, t. II, p. 70-71).

u chemin par où montaient à ce moment le 17<sup>e</sup> léger et le 70<sup>e</sup> de ligne commandés par le général Foy.

Ce dernier était resté au bas de la montagne, conformément aux ordres du commandant du 2<sup>e</sup> corps qui prescrivait que sa brigade devait se porter en arrière du 31<sup>e</sup> léger « pour le soutenir ou le suivre ». Foy différa le départ jusqu'à ce que 31<sup>e</sup> eût gagné la crête de la montagne. A ce moment, la division Merle, repoussée, redescendait en désordre, et Foy attendit qu'elle fût passée pour éviter qu'elle ne vint jeter le trouble parmi ses troupes.

Reynier, impatient de voir la brigade Foy entrer en action, se précipita vers le général et, perdant toute mesure, lui reprocha aigrement son inaction, en insinuant qu'il ne montrait aucune bonne volonté pour conduire sa brigade à l'ennemi (1). Foy riposta violemment

(1) Voici le récit que fait le général Foy de l'engagement de sa brigade :

« Le 27 septembre, on attaque la position; on a échoué, comme cela devait arriver. J'ignore les détails de ce qui s'est passé à la droite; au lieu de la totalité des 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps, la division Loison et moitié de la division Marchand sont les seules troupes qui aient donné. De notre côté, l'attaque a commencé à la petite pointe du jour. La 1<sup>re</sup> division a gravi la montagne en se jetant à droite; son mouvement, fait aux trois quarts, a été suivi par le 31<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère. L'ennemi a fait sur nos masses un feu meurtrier d'artillerie et de mousqueterie; cependant elles ont monté, à force d'exemples des chefs, de dévouement des officiers et de bravoure des soldats. Mais à peine les têtes arrivaient sur le plateau, qu'attaquées tout à coup par des troupes immensément supérieures en nombre, fraîches et vigoureuses, elles ont été culbutées en bas de la montagne dans le plus grand désordre. Ma brigade s'était portée au pied de la montagne, devant soutenir le 31<sup>e</sup> et l'appuyer contre les forces ennemies concentrées à droite et à gauche du chemin. Au moment de l'échec de la 1<sup>re</sup> division, j'ai fait halte un moment pour ne pas être entraîné par les fuyards et pour me donner le temps de former ma troupe. Arrive le général Reynier, qui me cria avec colère : « Pourquoi ne montez-vous pas ? On fait marcher les troupes quand on

à ce reproche qu'il ne méritait nullement; car, outre qu'il était sans contestation possible un général de talent, il était aussi un vaillant soldat, comme il en donna, quelques instants après, une preuve de plus. Il se mit à la tête de sa brigade et la conduisit à l'encontre au secours du 31<sup>e</sup> léger. Sa brigade fut formée, comme les autres troupes, en colonne serrée en masse, le 17<sup>e</sup> léger en tête et le 70<sup>e</sup> en échelon en arrière. A ce moment même, une partie des fuyards de la division Merle arrivait dans sa direction et menaçait de jeter le désordre dans sa colonne; il arrêta sa troupe pour les laisser passer, et son attitude énergique permit au

*veut. Vous ne faites rien!* » Je n'ai pas eu la présence d'esprit de rien répondre; j'ai fait battre la charge; j'ai dit au 70<sup>e</sup> de suivre en masse et à ma gauche; j'ai couru à la tête du 17<sup>e</sup> et j'ai gravi la montagne, cherchant plutôt la mort que la victoire. Le soldat, étourdi par le mouvement et même par le danger, a bien été, mais en montant il m'était démontré que je ne pourrais jamais prendre établissement sur le sommet; les obstacles étaient trop grands; ma colonne marchait avec trop peu d'ordre pour que j'en fusse maître au moment difficile. Nous avons gravi sous un feu terrible; nos masses recevaient tout et ne rendaient rien. Aux deux tiers de la course, mon cheval a eu le ventre traversé de deux balles; j'ai monté celui de mon aide de camp; ce cheval a reçu aussi deux balles sous moi en arrivant au haut de la montagne; il a la gloire d'avoir été le seul cheval français qui, dans cette journée, ait paru au sommet de la Serra d'Alcoba. Cependant mon héroïque colonne, toujours affaiblie en montant, est arrivée au plateau; il était couvert de troupes ennemies; celles à notre gauche ont fait un mouvement sur nous et nous ont écrasés de feux de bataillon; sur notre front, l'ennemi caché derrière les rochers nous assésait impunément. Ma tête de colonne s'est jetée malgré moi à droite; je n'ai pu parvenir à déployer la troupe; le désordre s'y est mis. Le 17<sup>e</sup> et le 70<sup>e</sup> ont pris la fuite à qui mieux mieux. En ce moment, une balle m'a traversé le bras gauche et, frappant sur l'os, a fait l'effet d'une barre qui le casserait. J'ai été enveloppé dans la fuite; des soldats m'ont soutenu dans la descente; l'ennemi, qui nous a poursuivis jusqu'à mi-côte, a été arrêté par le bon effet de notre artillerie » (Giro de l'Ain, *loc. cit.*, p. 102-104).

général Sarrut de rallier une partie de la division Merle. Il monta ensuite à droite du chemin au secours du 31<sup>e</sup> léger qui, épuisé de fatigue et affaibli par ses pertes, redescendait assez en désordre sous les feux convergents de l'artillerie et de l'infanterie.

L'ennemi avait déployé toutes les forces qu'il avait près du col, et le 31<sup>e</sup> avait dû lutter désespérément contre les 9<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> portugais, les 74<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> anglais ; en même temps, le général Picton avait dirigé vers le col, après la défaite de la colonne Merle, la plupart des compagnies légères de sa division ainsi que le 8<sup>e</sup> portugais et la milice de Thomar, rattachés ce jour-là à la division Leith, mais auxquels il donna des ordres en l'absence de ce général. Ce dernier était encore au Sud-Est du col, hâtant sa marche pour arriver sur le champ de bataille, car Wellington lui avait envoyé l'ordre d'accourir pour tomber sur le flanc gauche de la colonne Foy, tandis qu'elle serait reçue en tête par les troupes qui accablaient déjà le 31<sup>e</sup> léger. Le général Leith envoya de suite au galop une de ses batteries pour soutenir celle qui se trouvait au col, et exécuta un mouvement de flanc vers sa gauche à l'abri de la crête très étroite en cette partie du champ de bataille.

Le général Foy ne se laissa pas intimider par le déploiement de forces qu'il avait sous les yeux ; il entraîna énergiquement sa colonne vers les hauteurs au Nord du col, où se trouvait la droite des troupes de Picton. Le général Sarrut, qui avait réussi à rallier une partie de ses troupes, le suivait en arrière, à droite, à quelque distance. Malgré les difficultés du terrain et la résistance vigoureuse qui lui fut opposée, il renversa tout devant lui et mit le pied sur le plateau où sa colonne arriva avec un tel élan qu'elle mit en désordre le 8<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> portugais ainsi que le 43<sup>e</sup> anglais, qui cédèrent le terrain et reculèrent de l'autre côté de la crête. Le moment était décisif. Les Français, criant victoire, arri-

vaient sur les rochers au Nord du col et coupèrent en deux la ligne anglaise ; si la colonne de Foy avait le temps de déboucher tout entière sur la crête et de déployer ses bataillons, les Anglo-Portugais étaient perdus ; leur ligne, une fois percée, ne se ressouderait plus.

Mais, juste au moment où le général Foy touchait au succès, le général Leith, accourant au secours de Picton, arrivait au col sans avoir été vu et prenait ses dispositions pour attaquer en flanc la colonne française. Il se passa alors pour les troupes de Foy ce qui s'était passé quelques instants auparavant pour celles de Merle. Épuisées par les efforts qu'elles venaient de faire pendant la montée, ces troupes, formées en colonne et forcées en désordre à la suite du combat qu'elles venaient de soutenir, commençaient péniblement à se déployer en arrivant sur la crête, lorsqu'elles furent subitement attaquées en flanc par la brigade Barnes que le général Leith lança sur elles. Le 9<sup>e</sup> régiment anglais, tout à coup démasqué, se déploya obliquement sur leur gauche et commença à exécuter des feux de peloton à moins de 100 mètres.

Comme toujours, les Français, formés en colonne, sont impuissants à répondre à ce feu de flanc ; ils subissent des pertes énormes sans pouvoir riposter. Cette attaque inattendue et ces pertes subites les déconcertent, arrêtent leur mouvement et les mettent en désordre. Malgré tout, l'énergie de leurs officiers remédie au mal ; ils se reforment et tentent de continuer leur mouvement. Mais les Anglais sont encouragés par la constatation qu'ils ont faite des effets terribles de leur feu ; le général Leith profite de l'occasion pour achever d'abattre le moral des Français qu'il voit ébranlé ; il se met à la tête du 9<sup>e</sup> régiment, le lance sur la colonne Foy, lui fait encore exécuter un feu à quelques pas et le fait charger à la baïonnette, soutenu par le 38<sup>e</sup>, qui débouchait à ce moment à la droite et en arrière du 9<sup>e</sup> ;

Derrière le 38<sup>e</sup> arrivait encore le 1<sup>er</sup> régiment (gardes royales).

En même temps, les troupes ennemies qui se trouvaient en face de la colonne Foy avaient reçu des renforts et avaient ouvert contre elle un feu terrible. Ainsi écrasés de front et de flanc, les Français sentent fléchir leur énergie morale ; incapables de résister plus longtemps, les troupes inclinent à droite, du côté opposé à l'attaque, se mettent en désordre et, malgré les efforts du général Foy, blessé dans la bagarre, et des officiers qui se sacrifient héroïquement, le 47<sup>e</sup> léger et le 70<sup>e</sup> de ligne abandonnent le terrain et redescendent la pente, entraînant dans leur déroute les troupes que le général Sarrut amenait à leur secours. Ils furent vivement poursuivis par les Anglo-Portugais, qui s'arrêtèrent à 300 ou 600 mètres du sommet, quand ils arrivèrent sous le feu de l'artillerie du 2<sup>e</sup> corps. La brigade Foy avait perdu dans cette action sanglante une quarantaine d'officiers et plus de 600 hommes. Vers 8 heures du matin, tout était terminé à la gauche française.

En présence de l'insuccès des attaques de ses deux divisions, le général Reynier, ne voyant pas le 6<sup>e</sup> corps faire des progrès à sa droite, jugea inutile d'insister du côté du col de Santo-Antonio et ne voulut pas engager le 47<sup>e</sup> de ligne, seule réserve qui lui restait. Son corps d'armée avait perdu sans succès 122 officiers et 2,000 hommes. Il ne tenta pas de renouveler l'entreprise ; il rallia ses troupes au pied de la montagne, sous la protection de son artillerie, et envoya des tirailleurs sur la pente pour empêcher l'ennemi de descendre trop bas. Masséna lui envoya en deuxième réserve la division Clauzel, du 8<sup>e</sup> corps, mais elle lui fut inutile. Les Anglo-Portugais, de leur côté, ne tentèrent pas de passer à l'offensive ; ils se contentèrent de reprendre leur position sur la crête de l'Alcoba.

*Attaques du 6<sup>e</sup> corps.*

Le maréchal Ney mit ses divisions en marche quand il aperçut la division Merle sur les hauteurs, au-dessus de Santo-Antonio. La 3<sup>e</sup> division du 6<sup>e</sup> corps, commandée par le général Loison, se lança à l'attaque en gravissant la montagne, à droite de la grande route, de l'autre côté d'un profond ravin qu'elle contourne; le terrain qu'elle avait à parcourir était très escarpé et difficile, surtout au-dessus de Sula. La division Mermet (2<sup>e</sup> division) resta en réserve derrière Moura. La division Marchand (1<sup>re</sup>) reçut l'ordre de prononcer son attaque en prenant par la route même, à gauche du ravin qui la séparait de la division Loison. Cette division partit la première formée en colonne serrée en masse par brigades, la brigade Simon à droite, la brigade Ferey à gauche, les 26<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup> régiments en tête de colonne, chaque brigade prenant comme axe de marche deux sentiers qui montaient au Nord de la route principale, de l'autre côté du ravin. Les deux colonnes se firent précéder par des tirailleurs. Ceux de l'ennemi avaient été installés en nombre, à mi-pente, soutenus par des postes et des réserves qui occupaient les points favorables du terrain, tels que rochers, bouquets de bois et notamment le village de Sula et ses environs, qui se prêtaient à une bonne défense; là se trouvaient le 4<sup>e</sup> chasseurs portugais, de la brigade Pack, le 95<sup>e</sup> anglais et le 3<sup>e</sup> chasseurs portugais, de la division Crawford. Ce général, chargé de la défense de cette partie du champ de bataille, avait gardé en arrière, pour former la ligne principale sur la crête militaire, au-dessous de la crête topographique, les 43<sup>e</sup> et 52<sup>e</sup> ainsi que le 1<sup>er</sup> chasseurs; ces troupes étaient dissimulées dans le chemin creux que forme la route dans la partie de la courbe qu'elle décrit vers le Nord et qui fait face, par conséquent, au

village de Moura et à la direction des attaques des Français. La ligne principale était soutenue par une nombreuse artillerie qui battait la route et ses abords, et dont une partie était placée dans les intervalles d'une série de gros rochers qui formaient autant d'embrasures naturelles.

Les tirailleurs de Loison engagèrent vivement le combat avec ceux de Crawford et la lutte devint bientôt si chaude qu'il fallut sérieusement les renforcer; ils refoulèrent enfin ceux de l'ennemi vers Sula qu'ils enlevèrent brillamment, puis sur les pentes au-dessus de ce village, et préparèrent la voie aux colonnes de la division Loison, qui gravirent la montagne à leur suite avec une ardeur et une intrépidité qui firent l'admiration de l'ennemi (1); rien ne les arrêta sur la pente, ni le feu

---

(1) « La division Loison s'élevait successivement en combattant sur chaque contrefort, s'arrêtait un instant devant chaque poste de l'ennemi et aussitôt l'avait enlevé. . . . Cette division perce et pousse la dernière ligne des réserves; bientôt elle est au moment d'atteindre le sommet. Je la suivais de mes regards et de mes vœux. Je la vois sur la crête; les pièces ennemies, qui avaient vainement tiré sur elle, sont obligées de s'enfuir au galop, à l'instant où nous croyions la voir s'en emparer. Déjà commence une fusillade bien nourrie, qui s'étend à mesure que notre ligne se forme. Cette tête de colonne est reçue de front par les masses anglaises; celles de droite et de gauche, n'étant contenues par rien, se précipitent sur nos flancs; leurs batteries, qui n'avaient pu tirer sur la colonne, à cause de la domination, la prennent de biais à mesure qu'elle s'avance et l'écharpent; les premiers pelotons, éclaircis par le feu, accablés par le nombre, sont jetés sur ceux qui les suivaient; ceux-ci tombent sur la masse de la colonne. Quelques corps anglais et portugais, envoyés au secours de la ligne des tirailleurs, se portent dans ce moment sur le flanc gauche de Loison et, par leur feu, augmentent le désordre. Ces braves qui, une minute auparavant, marchaient à la mort ou à la victoire avec tant d'assurance et d'intrépidité, avec tant de constance contre tant de fatigues et d'obstacles, ces braves épuisés par tant d'efforts, sont repoussés, culbutés, et descendent bien plus vite qu'ils n'avaient pu gravir. . . . Mais

violent des tirailleurs anglo-portugais, qui se reformèrent plusieurs fois pour les arrêter, ni les décharges de mitraille que leur envoya l'artillerie anglaise dès qu'elles furent à bonne portée ; elles refoulèrent tout devant elles. Bientôt la brigade Simon, qui se trouvait la plus avancée, parvint à une cinquantaine de mètres de la batterie anglaise située vers sa droite et dont le feu terrible lui avait causé des pertes cruelles pendant la montée ; sans arrêter son mouvement sous le feu de cette artillerie, le général Simon, prenant les canons comme objectif, se mit à la tête de sa brigade, le sabre haut, et l'entraîna à l'attaque de la batterie anglaise qui, devant l'impétuosité de cette attaque, n'eut que le temps d'amener les avant-trains et de s'enfuir au galop pour éviter de tomber entre les mains des Français. Ceux-ci arrivaient déjà près de la crête, essouffés par la course, en désordre et criant victoire, lorsqu'à un signal du général Crawford qui, posté en avant de ses troupes, attendait avec sang-froid le moment favorable, les 42<sup>e</sup> et 52<sup>e</sup> anglais, tout formés en ligne et dissimulés dans le chemin creux, se levèrent comme un seul homme, vinrent couronner la crête au-dessus du chemin et exécutèrent à une vingtaine de pas, sur la colonne française surprise, un terrible feu roulant dont pas un coup ne se perdit à si courte distance. Les subdivisions de tête furent à peu près détruites par l'épouvantable grêle de balles qui convergèrent sur elles ; les fractions qui suivaient, sans se laisser intimider par la vue des 1,800 hommes qui se précipitaient sur elles, la baïonnette haute, essayèrent de se former et d'arrêter l'ennemi par leur feu ; mais en même

---

on avait fait une grande faute, ou ce corps ne voulait pas réussir. Cette division n'était nullement soutenue, aucune réserve disposée ; notre artillerie se trouvait trop éloignée et mal placée ; ce ne fut que bien tard qu'on en garnit les deux côtés du col, comme je ne cessais de lui prêcher depuis la veille » (Pelet, *loc. cit.*, p. 409-411).

temps les deux extrémités de la ligne anglaise, qui débordaient beaucoup les flancs de la colonne Simon, s'étaient refermées à droite et à gauche comme les deux branches d'une tenaille et avaient exécuté des feux meurtriers sur les deux flancs des subdivisions de tête incapables de riposter par suite de leur formation même, et aussi hors d'état de se déployer à si faible distance de l'ennemi. Le général Crawford avait lancé ensuite ses soldats à la baïonnette contre les Français. Ces derniers, mis en désordre et ébranlés à la suite des pertes subies dans cette brusque attaque, épuisés de plus par les efforts qu'ils avaient faits pour gravir la montagne, se trouvaient dans l'impossibilité de résister plus longtemps; leurs bataillons de tête lâchèrent pied brusquement, tourbillonnèrent sur eux-mêmes et redescendirent la pente vers Sula, bousculant les troupes qui les suivaient et qui furent entraînés dans leur déroute. La brigade Simon laissa sur le terrain un peu plus de 800 hommes dont 36 officiers, parmi lesquels le général Simon lui-même, qui resta grièvement blessé entre les mains de l'ennemi. Les Anglais poursuivirent jusque vers Sula, où les feux de l'artillerie du 6<sup>e</sup> corps les arrêtaient; la brigade Simon put aller se remettre en ordre un peu plus bas.

Son mouvement rétrograde avait entraîné celui de la brigade Ferey, moins vivement engagée à sa gauche contre le 19<sup>e</sup> portugais, de la brigade Coleman, mais qui avait beaucoup souffert du feu de l'artillerie. Le général Ferey, constatant l'impossibilité de continuer seul son mouvement offensif à la suite de l'échec du général Simon et des pertes qu'il avait subies, s'élevant à près de 450 hommes, ramena sa brigade en arrière de Sula; il s'y reforma non loin de la brigade Simon et en avant d'elle, sous la protection du 25<sup>e</sup> léger, de la division Mermet, que le maréchal Ney envoya pour protéger son mouvement rétrograde, mais qui n'eut pour ainsi

dire pas à combattre. Le reste de la division Mermet que le maréchal Ney porta près du col pour être prêt à soutenir la division Loison, n'eut pas non plus à intervenir. Les Anglais, qui avaient poursuivi jusque vers Sula ne purent guère dépasser cette localité à cause du feu de l'artillerie française placée près du col en avant de Moura ; le gros des troupes anglaises regagna alors sa position primitive, ne laissant aux abords de Sula que des tirailleurs et des postes qui réoccupèrent leurs emplacements du matin. Le feu cessa bientôt complètement de ce côté jusque vers le milieu de l'après-midi ; à ce moment, les tirailleurs de la brigade Ferey se reportèrent en avant et, après une fusillade assez vive, repossèrent les Anglais au delà de Sula, qu'ils réoccupèrent, reperdirent, et finalement conservèrent, malgré une vive canonnade que le général Crawford fit diriger contre eux.

Pendant ce temps, la 1<sup>re</sup> division du 6<sup>e</sup> corps, commandée par le général Marchand, avait aussi prononcé son attaque. Elle aurait dû commencer son mouvement en même temps que la 3<sup>e</sup>, de façon à la soutenir en abordant l'ennemi à sa gauche en même temps qu'elle ; malheureusement, on ne sait pourquoi, elle ne s'ébranla que beaucoup plus tard et n'engagea l'action qu'au moment où la brigade Simon était déjà repoussée et mise en déroute.

Elle attaqua en colonne serrée par division, en suivant la grande route, qui était le point le plus fort de la ligne anglaise, défendu par une nombreuse infanterie et une puissante artillerie. Là se trouvaient les brigades Coleman et Pack, soutenues à droite par la division Spencer et à gauche par la division légère de Crawford et par la brigade Campbell, de la division Cole, qui avait serré sur sa droite pour être à même d'appuyer Crawford, quand ce dernier fut attaqué par Loison.

À gauche de Pack, face au tournant de la route, ver

la tête du ravin, se trouvaient trois batteries d'artillerie qui battaient efficacement la route et ses abords.

La brigade Maucune (6<sup>e</sup> léger et 62<sup>e</sup> de ligne) prit la tête de la division Marchand et se porta résolument en avant, suivie à une certaine distance par la brigade Marcognet (39<sup>e</sup> et 76<sup>e</sup> de ligne). Elle se trouva bientôt battue sur son front par les décharges à mitraille de l'artillerie anglaise qui lui causèrent des pertes cruelles sans l'empêcher de continuer sa route; peu après, elle reçut sur son flanc gauche le feu des tirailleurs du 4<sup>e</sup> chasseurs portugais, de la brigade Pack, qui garnissaient les rochers et les bois de pins à gauche de la route, tirant à couvert sans grand danger pour eux tout en infligeant aux Français des pertes sensibles. A ce moment, la tête de la brigade Maucune, tant pour éviter les effets du feu d'artillerie qui l'écrasait en tête que pour se débarrasser des tirailleurs qui l'incommodaient sur son flanc, se jeta instinctivement à gauche de la route et se dirigea vers le bois de pins dont elle chassa les Portugais de Pack et où elle s'établit, y trouvant un abri relatif. Mais avant de parvenir au bois elle avait exécuté en présence de l'ennemi un véritable mouvement de flanc qui lui coûta cher, car les Anglais démasquant à ce moment de nouvelles pièces, l'accablèrent de mitraille et lui infligèrent des pertes graves. Malgré tout, elle se reforma à peu près dans le bois, et essaya d'en déboucher pour attaquer la brigade Pack qui se trouvait établie à quelques centaines de mètres de distance au-dessus, dans le voisinage de la crête. Malheureusement le terrain était des plus difficiles, et la pente trop raide pour que l'attaque put être rapide; l'escarpement était tel qu'un homme isolé et sans fardeau eût eu de la peine à le gravir (1); plusieurs attaques énergiquement conduites furent

---

(1) Koch, *loc. cit.*, t. IV, p. 199.

infructueuses et n'eurent d'autre résultat pour les Français que de leur faire gagner quelques mètres de terrain au prix de pertes sensibles. Ils ne purent pas réussir à prendre pied sur la position de l'ennemi qui les fusillait à son aise sur une pente presque impossible à gravir pour le joindre (1); le général Maucune fut tué, le colonel Amy blessé, et les attaques dégénérent de ce côté en une série de combats partiels à la suite desquels la brigade Maucune se trouva presque complètement dispersée en tirailleurs en avant du bois de pins et dans ce dernier. La brigade Marcognet, qui marchait à la suite de la brigade Maucune, continua à avancer par la route et prononça son attaque vers la droite; mais les Anglais, après l'échec de la division Loison, avaient pu concentrer leurs forces et notamment leur artillerie contre les troupes de Marchand. La brigade Marcognet, sur laquelle convergait la mitraille des pièces anglaises, subit bientôt elle aussi des pertes cruelles qui arrêtèrent son élan; elle se déploya péniblement à droite de la brigade Maucune, de sorte que la division Marchand déployée presque en entier occupa sur un front considérable toute la pente à l'Est du convent de Bussaco et au Sud de la route. Les Anglais ne prononcèrent pas de contre-attaque dans cette partie du champ de bataille, et il s'ensuivit un combat en ordre dispersé qui dura une grande partie de la journée, sans autre résultat que de coûter beaucoup de monde aux deux partis; c'est ainsi que le 69<sup>e</sup> de ligne, commandé par le colonel Fririon, tirailla jusque vers 3 heures du soir (2) et perdit 480 hommes sur 1,500; les pertes avaient été également considérables dans les autres régiments de la division Marchand, qui perdit dans cette

---

(1) Guingret, *Relation historique et militaire de la campagne de Portugal*, p. 61.

(2) Fririon, *loc. cit.*, p. 49.

journée près de 1,200 hommes dont 40 officiers. En même temps que la brigade Marcognet venait soutenir à droite la brigade Maucune, le maréchal Ney avait envoyé à la gauche de cette dernière quelques compagnies de voltigeurs sous le commandement de son aide de camp, le chef de bataillon Sprünglin, avec mission de contenir les tirailleurs de la division Spencer, qui gagnaient du terrain sur la pente ; ces troupes tirillèrent toute la journée avec les Anglais sans avantage marqué ni d'un côté ni de l'autre (1).

Les tirailleurs français conservèrent jusqu'au soir les positions qu'ils occupaient ; la fusillade ne cessa que vers les 4 heures de l'après-midi. A ce moment, le général Marchand convint d'une trêve de deux heures avec les troupes ennemies qu'il avait devant lui, pour relever les blessés tombés dans cette partie du champ de bataille ; ce n'est qu'à la nuit que le maréchal Ney rappela ses troupes en arrière, pour les établir au delà du ravin.

#### *Résultats de l'engagement.*

Du côté du 6<sup>e</sup> corps, l'action véritable avait pris fin avant 9 heures du matin. A ce moment, toutes les attaques avaient été repoussées, et les pertes subies étaient telles que le général en chef jugea inutile de faire de nouvelles tentatives, en engageant les troupes qu'il avait jusque-là tenues en réserve. Le 6<sup>e</sup> corps avait perdu près de 2,500 hommes, dont plus de 400 officiers ; en ajoutant ces pertes à celles subies par le 2<sup>e</sup> corps, on arrivait à un total de 4,500 hommes, dont près de 250 officiers, pour le déchet que subit l'armée française dans cette funeste journée. Il ne faut pas oublier que

---

(1) *Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric Sprünglin*, publiés par Des-  
devises du Désert (*Revue hispanique*, t. XI), p. 456.

la plus grande partie de ces pertes fut essayée en moins de deux heures, sans que les Français eussent réussi à mettre à l'ennemi plus de 1,250 hommes hors de combat.

Le maréchal Masséna avait employé seulement la moitié de son infanterie contre un ennemi d'un effectif à peu près égal, mais dont les pertes avaient été moindres, et qui, par suite, devait disposer de réserves plus fortes. Il jugea donc inutile, après le sanglant échec qu'il avait éprouvé, de renouveler une attaque dont le succès paraissait bien problématique, en présence d'une position aussi forte et aussi difficile à aborder de front. Il renonça donc à recommencer le combat, se borna à maintenir ses troupes sur le terrain où elles se trouvaient et conserva, malgré l'échec qu'il venait de subir, une attitude résolue, qui paraissait défier son ennemi, en le conviant à descendre de son nid d'aigle pour venir dans la vallée engager une bataille plus décisive à armes égales.

Wellington se garda d'en rien faire, car il se trouvait complètement satisfait d'avoir essayé les forces de son armée, composée pour moitié de bataillons portugais (1), instruits par des Anglais, et d'avoir acquis la preuve que sa solidité au feu était suffisante, tout au moins dans la défensive, pour soutenir avec succès le choc redoutable des troupes françaises. Le général anglais se contenta donc de rester sur place, prêt à repousser, si elle se produisait, une nouvelle attaque des Français.

---

(1) « Ce mouvement m'a fourni une occasion favorable de montrer à l'ennemi ce que valent les troupes qui composent mon armée. Il a mis les levées portugaises aux prises avec l'ennemi pour la première fois, dans une position avantageuse, et ces troupes ont prouvé que la peine qu'on avait prise pour elles n'était point perdue et qu'elles étaient dignes de combattre dans les rangs de l'armée anglaise pour la cause intéressante qu'elles donnent grand espoir de sauver » (Wellington à Lord Liverpool, 30 septembre 1810).

Dans l'après-midi du 27 septembre, il voulut consacrer son succès du matin et exalter le moral de ses troupes, en les passant en revue, suivi d'un brillant état-major; il fut reçu au son des musiques militaires et au milieu d'acclamations enthousiastes, qui allèrent retentir jusqu'aux oreilles des Français. Ces derniers s'étaient reformés au bas de la montagne; leurs régiments, encore pleins d'ardeur, demandèrent à recommencer l'attaque, en présence d'un spectacle si humiliant pour leur amour-propre.

Mais Masséna avait pu constater que l'ennemi était trop solidement établi pour être enlevé de front, sans de lourdes pertes: il ne voulut pas recommencer l'attaque et maintint son armée sur ses emplacements, en cherchant un autre moyen que l'offensive directe pour obliger les Anglais à abandonner leur position. Eût-il voulu, d'ailleurs, recommencer une attaque de vive force qu'il n'en eût peut-être pas eu la possibilité; l'attitude de ses commandants de corps d'armée était peu encourageante. (1): après l'avoir, la veille, poussé

---

(1) « Dès 9 heures du matin, le Maréchal (Ney) et le duc d'Abrantès proposaient de retirer les troupes, d'abandonner le Portugal, de battre en retraite sur l'Espagne; ils prétendaient alors qu'on n'aurait pas dû commencer, qu'on n'était pas assez fort, etc.; ils semblaient conseiller enfin l'ignominie du Prince et celle de l'armée. De son côté, Reynier disait froidement que ses troupes n'en voulaient plus. Je n'entendis pas ces choses-là, parce que je me tenais discrètement éloigné, mais le Prince me les raconta le soir, en ajoutant: « Voilà ce qui se passe, mon cher ami, et s'il arrive quelque malheur à votre général, je veux que vous soyez instruit de ce qui a pu les causer. . . . »

« Pouvait-on réattaquer avec de tels hommes? Quant à moi, je l'aurais ardemment désiré; mais voulaient-ils vaincre? Non! . . . Et avec cela ils exagéraient nos pertes, les forces de l'ennemi, l'inexpugnabilité de sa position! Ils osent le dire devant leurs colonels, devant leurs troupes! « Eh, répondait le Prince, si j'avais perdu 20,000 hommes, s'il ne me restait pas un coup à tirer, je me battrais encore! »

« Nous voyons le 6<sup>e</sup> corps sous nos yeux dans de très bonnes disposi-

de toutes leurs forces à attaquer, ils ne parlaient plus, maintenant que l'attaque était repoussée, de rien moins que d'abandonner la partie et de revenir en arrière, en quittant le Portugal et l'Espagne, déclarant que cette campagne était impossible à mener à bien avec des moyens insuffisants, qu'on n'aurait jamais dû l'entreprendre dans de pareilles conditions et que, d'ailleurs, le moral des troupes était abattu, ce qui n'était pas exact, car les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps étaient encore remplis d'ardeur malgré leurs pertes, et montraient les meilleures dispositions, lorsque le maréchal Masséna alla les visiter dans l'après-midi.

*Masséna se décide à manœuvrer par sa droite.*

Tout en repoussant l'idée d'abandonner la partie, Masséna jugea plus sage de rester sur l'expectative et d'essayer enfin de manœuvrer pour tourner la position, ce qu'il aurait pu faire dès la veille, s'il avait pris la

---

tions; nous allons voir le 2<sup>e</sup>; quoiqu'on ait dit qu'il avait beaucoup souffert et qu'il était rebuté, le fait est qu'il s'attendait encore à réattaquer et même qu'il le désirait » (Pelet, *loc. cit.*, p. 424-425).

On pourra comprendre le passage suivant d'une lettre de Lagarde à Savary, 27 octobre 1810 (Arch. nat., AFIV, 1626) : « M. le maréchal Ney avait, la veille, déclaré devant l'état-major du Prince qu'il avait fait un grand sacrifice à l'obéissance en n'emportant pas la montagne avec son seul corps. Le lendemain, il jugeait la position inattaquable, il y apercevait le tombeau de son armée. . . . le Prince, tout l'après-midi qui suivit l'attaque infructueuse de la position anglaise, eut à combattre et à repousser les faibles et timides conseils des principaux chefs de l'armée (le général Reynier excepté), tendant à le décider à abandonner l'expédition comme impraticable et à rentrer honteusement en Espagne. Cette opinion, ouvertement professée par deux des commandants de corps et par l'intendant général de l'armée, avait, parmi des troupes accumulées dans un étroit espace, fait assez de progrès pour ébranler le moral du soldat et rendu peut-être dangereuse une seconde tentative ».

précaution d'utiliser sa nombreuse cavalerie pour explorer au loin le terrain, sur les flancs de l'ennemi (1).

Il est juste d'ajouter que les cartes du pays étaient si mauvaises, et les renseignements que lui donnaient les Portugais si faux, qu'il ne pouvait avoir aucune notion préliminaire sur le pays qu'il parcourait; c'est ainsi qu'on lui avait dépeint la Serra de Bussaco comme offrant un large plateau favorable à la cavalerie, et qu'on lui avait laissé ignorer l'existence du chemin de Boialvo; cependant, il était accompagné par plusieurs Portugais de marque, dont le général marquis d'Alorna et le général de Pamplona, qui ne surent lui donner aucune indication exacte sur la topographie de leur propre pays.

Il envoya des reconnaissances, composées de cavalerie et d'infanterie, explorer au loin le terrain, à droite et à gauche de l'ennemi. « Dans l'après-midi, le maréchal Masséna, qui jugeait depuis longtemps l'issue de cet engagement, avait envoyé reconnaître le terrain sur les flancs, afin de s'assurer des moyens de faire

---

(1) Masséna lui-même, dans la lettre qu'il écrivit à Berthier le 4 octobre, expliqua ainsi sa conduite après la bataille : « Après avoir reconnu attentivement cette position où lord Wellington n'aurait pas osé tenir si comme moi il ne l'avait pas jugée extrêmement forte, je pris de suite mon parti et je cherchai à obtenir par mes manœuvres un avantage qui nous aurait coûté trop de braves. J'envoyai des reconnaissances de cavalerie vers ma droite et sur ma gauche pour examiner le pays et pour tenir l'ennemi dans l'incertitude sur la direction de mes mouvements. D'après les rapports, je me décidai à tourner l'armée anglaise par ma droite, la position de Ponte-Murcelha que l'ennemi avait retranchée et sur laquelle il pouvait marcher de flanc par la crête de Penacova, lui facilitait les moyens d'y porter toutes ses forces en moins de deux heures, au lieu que le chemin de Sardão, traversant le col de Caramullo, me conduisait sur Boialvo, dans un pays ouvert et fertile; ce mouvement tournait la gauche de l'ennemi et me mettait en état de manœuvrer sur son flanc » (Arch. du prince d'Essling).

un mouvement dans l'une de ces directions, et de tourner en même temps cette position inabordable, ainsi que l'ennemi, qui pouvait se croire victorieux. Quelque cavalerie légère du 2<sup>e</sup> corps marcha vers le Mondego, pour examiner les chemins, les bords de la rivière, et ce qui se passait vers Murcelha. Beaufort (1) fut particulièrement chargé de la reconnaissance; ils allèrent assez loin, trouvèrent beaucoup de paysans armés, soutenus sur les hauteurs par quelques corps de troupes, et on vit que l'ennemi semblait se tenir en mesure sur ce flanc, par où il pouvait se trouver compromis.

« Le général Sainte-Croix avait été envoyé vers la droite, par le chemin de Boialvo et Sardão, qui débouchait dans la plaine de Coïmbre, sur les derrières de l'ennemi. Il arriva hardiment jusqu'à Boialvo avec 20 dragons choisis; il n'avait pu bien voir le terrain dans l'obscurité, mais il donna des renseignements favorables, et enfin, il avait dépassé la crête sans trouver ni lignes ni détachements ennemis. D'après le rapport de ces deux reconnaissances, le mouvement fut à peu près décidé par la droite (2) ».

La nuit du 27 au 28 septembre se passa sans incident. Le maréchal Masséna alla coucher en arrière de la division Clauzel à 1,000 mètres environ de la première ligne. « On n'avait pu rien trouver de ses équipages qui étaient en arrière; il se plaça dans une mauvaise maison de paysan et il n'eut pour se coucher qu'un peu de paille, pour se couvrir que son habit de général et pour sa nourriture de toute la journée qu'un verre d'eau (3) ». Son aide de camp Pelet lui offrit une bouteille de Madère

---

(1) D'après Koch (*loc. cit.*, t. VII, p. 201), ce fut le général Sout, accompagné du capitaine du génie Boucheral, qui fut chargé de cette mission : peut-être ces officiers y furent-ils employés simultanément.

(2) Pelet, *loc. cit.*, p. 421-422.

(3) *Ibid.*, p. 427.

qu'il refusa en le priant de le laisser seul pour passer la nuit; il s'endormit tristement en pensant avec amertume que la Victoire venait, pour la première fois, de trahir son enfant chéri.

Néanmoins sa fermeté ne l'abandonna pas; le lendemain 28 septembre, après avoir constaté que l'ennemi occupait toujours ses emplacements de la veille, en conservant une attitude qui n'avait rien d'offensif, il réunit de nouveau ses lieutenants pour prendre leur avis sur ce qu'il convenait de faire. Comme ils voulaient revenir sur les dangers de l'expédition et la nécessité de l'abandonner, il coupa court à la conversation en leur disant : « Il ne s'agit pas de cela. La question se réduit à ceci : Faut-il attaquer ou manœuvrer, et, dans ce dernier cas, est-ce sur la gauche ou sur la droite de l'ennemi ? (1) ». On se prononça pour la négative sur la première partie et il fut décidé que l'on manœuvrerait par la gauche de l'ennemi, dans la direction de Boialvo et Sardão par Avelans-de-Cima où l'on trouverait un pays découvert et fertile, d'après les indications fournies par les reconnaissances de la veille.

L'armée française resta sur ses positions jusqu'au 28 au soir sans que les Anglo-Portugais fissent rien pour venir la troubler. Le maréchal Masséna se contenta de faire exécuter quelques travaux de fortification et de creuser quelques tranchées en prévision d'une attaque possible de l'ennemi. Afin de tenir ce dernier en haleine et le tromper sur ses projets de manœuvre, il fit faire quelques démonstrations aux avant-postes où furent échangés quelques coups de canon et de fusil sans qu'il en résultât rien de sérieux.

Dans la soirée du 28 septembre, le maréchal Masséna décida à décamper pour exécuter le plus tôt possible le

---

(1) Pelet, *loc. cit.*, p. 434.

mouvement de flanc qu'il projetait sur Sardão, donna les ordres suivants pour la nuit du 28 au 29 :

#### Ordre de marche du 28 septembre 1810.

Au bivouac, 28 septembre 1810.

L'armée fera cette nuit un mouvement par sa droite pour tourner la position de l'ennemi sur la Serra de Luzo et se porter dans la direction de Sardão.

En conséquence, le 8<sup>e</sup> corps, formant l'avant-garde de l'armée, se mettra en marche à la nuit tombante et se rendra par Aveleira et Boialvo à une lieue en avant de Sardão. Il pressera sa marche de manière à gagner le plus tôt possible la crête de la montagne et à l'avoir occupée au moins avant la pointe du jour. S'il était attaqué avant d'y arriver, il poussera vigoureusement le peu de troupes que l'ennemi peut avoir sur ce point, et aussitôt qu'il aura gravi le sommet, il s'y établira militairement et s'y retranchera, s'il le faut, pour attendre l'arrivée des autres troupes. Le 8<sup>e</sup> corps n'emmènera avec lui que l'artillerie indispensable. Il fera marcher le reste avec ses équipages, à la queue de sa colonne, pour rendre son mouvement le plus prompt possible.

Le 6<sup>e</sup> corps commencera aussi son mouvement à la tombée de la nuit et marchera immédiatement après le 8<sup>e</sup>. M. le Maréchal laissera pour son arrière-garde une division qu'il mettra en mouvement à l'heure qu'il jugera convenable. Il fera occuper sa même ligne d'avant-postes. Enfin, il prendra toutes les mesures nécessaires pour dérober à l'ennemi son mouvement. Le 6<sup>e</sup> corps ira prendre position à Boialvo.

Le 2<sup>e</sup> corps se mettra aussi en mouvement à la tombée de la nuit. Il suivra la même direction vers Sardão, en s'acheminant par Mortagoa et Aveleira. Il s'arrêtera à une lieue en arrière de Boialvo. Le 2<sup>e</sup> corps formera l'arrière-garde de l'armée conjointement avec la cavalerie de réserve.

La cavalerie de réserve marchera en arrière du 2<sup>e</sup> corps et laissera un régiment en arrière pour observer les mouvements que l'ennemi pourrait diriger contre la queue de nos colonnes. Ce régiment fera en même temps filer et presser tout ce qui appartient à l'armée.

MM. les Commandants des corps d'armée mettront le plus grand soin à faire marcher leurs troupes très serrées et dans le plus grand ordre, ainsi que leurs blessés, l'artillerie et les bagages. L'armée peut être suivie ou attaquée dans sa marche par l'ennemi; elle doit se tenir en mesure de pouvoir se former en bataille et lui tenir tête, et par conséquent occuper le moins de terrain possible.

Je crois inutile d'entrer dans de plus grands détails avec MM. les

Commandants des corps, pour leur marche, comme aussi leur indiquer les précautions nécessaires en levant leurs camps pour cacher à l'ennemi le plus longtemps possible un mouvement aussi important. Je leur recommande cependant de faire allumer de grands feux de bivouac et de les faire entretenir pendant la nuit par de petits détachements qui se mettront en marche deux heures avant le jour.

Demain, il sera donné de nouveaux ordres pour la marche. Le général en chef se tiendra en arrière de l'avant-garde.

*Le Maréchal, prince d'Essling, commandant en chef  
l'armée de Portugal,*

MASSÉNA.

P.-S. — La division Solignac serrera sur la division Clauzel pour se mettre en marche; le général Solignac fera avertir le Prince aussitôt que la queue de sa division arrivera à la hauteur du bivouac du grand quartier général.

La nuit s'annonçait mauvaise et le temps était pluvieux; on alluma les feux de bivouac pour donner le change à l'ennemi; on commença à faire plier les bagages d'un peu trop bonne heure, avant que la nuit fût close, de sorte que l'ennemi eut la possibilité de s'apercevoir des préparatifs du mouvement. En revanche, la mise en marche des divers corps fut si lente au milieu de la nuit noire que le mouvement durait encore quand le jour se leva et que l'armée anglo-portugaise, qui en eut pleine connaissance, aurait pu, si elle l'avait désiré, venir le troubler en attaquant les Français en queue (1). Mais il n'était pas dans les inten-

---

(1) Pelet décrit ainsi la pénible marche de l'armée de Portugal : « Nos troupes étaient nécessairement en désordre dans une telle marche de nuit, par un seul chemin, si étroit et si peu connu, au milieu des boues et des pluies continuelles. Les files s'interrompaient, les régiments s'allongeaient à l'infini, les corps d'armée avaient des intervalles ou des lacunes considérables, les divisions n'ayant pas été mises en marche lorsqu'elles auraient dû l'être; l'artillerie et la cavalerie augmentaient encore le désordre parmi les fantassins. Si l'ennemi avait débouché par ces pays, qu'il connaissait bien, qu'il fût tombé sur

tions de Wellington de tenter une opération offensive un peu hardie ; le général anglais ne tenta même pas d'utiliser sa nombreuse cavalerie pour surveiller le mouvement des Français et gêner leur marche vers la route de Lisbonne, de sorte que l'armée de Portugal parvint sans encombre à Boialvo et Avelans-do-Caminho dans la journée du 29. Le colonel Trant, chef des milices d'Oporto, qui avait reçu de Wellington l'ordre de venir occuper Sardão et qui aurait pu gêner considérablement le mouvement des corps français, ne put arriver à temps. L'armée de Portugal continua ensuite son chemin sur Coïmbre, où elle arriva le 1<sup>er</sup> octobre sans y rencontrer de résistance : la route de Lisbonne était ouverte. Ainsi fut obtenu sans pertes et par une simple manœuvre, un résultat qu'on avait infructueusement essayé d'obtenir de vive force en sacrifiant 4,500 hommes d'excellentes troupes quatre jours auparavant.

Wellington sachant de façon certaine, le 29 au matin, que le gros de l'armée française se dirigeait sur Boialvo, évacua immédiatement sa position de Bussaco pour se retirer sur Coïmbre et de là sur les lignes de Torres-Vedras toutes prêtes à recevoir les Anglo-Portugais pour la défense de la région au Nord de Lisbonne entre le Tage et la mer ; il y fut suivi par Masséna qui en ignorait l'existence et qui s'arrêta étonné devant ces retranchements formidables.

(A suivre.)

B.

---

la queue ou le flanc des colonnes, sur l'artillerie, sur les blessés, comment se mettre en défense, comment lui opposer quelque résistance ? » (*loc. cit.*, p. 439-440).

---

## BATAILLE DE BUSSACO

(27 SEPTEMBRE 1810).

*(Fin)* (1).*Observations sur la bataille de Bussaco.*

La bataille de Bussaco fut perdue, comme la plupart des actions engagées dans la Péninsule contre les Anglais, par suite de mauvaises dispositions tactiques, d'un mode d'attaque défectueux et précipité, de l'absence de liaison dans les attaques, et surtout du manque d'autorité du commandement. Les ordres donnés par Masséna étaient vagues et ne précisaient pas le but à atteindre et les moyens à employer; les commandants des 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps furent laissés libres d'agir à peu près à leur guise, et leurs efforts ne furent pas coordonnés par le commandant en chef. Pour la bataille, Masséna prescrivit simplement au commandant du 2<sup>e</sup> corps *d'attaquer la droite de l'armée ennemie*, sans lui dire où elle se trouve, ce qui était pourtant de son ressort, car il aurait dû la faire reconnaître avec soin; il lui recommande ensuite de marcher à l'ennemi *en une ou deux colonnes*, à son choix, *sur le point qu'il aura décidé d'attaquer*, mais il ne lui fixe qu'un objectif géographique, le couvent de Bussaco, où il ne peut parvenir qu'après avoir renversé la moitié de l'armée ennemie; il ne prend pas la précaution de lier son action avec celle du 6<sup>e</sup> corps.

(1) *Revue d'Histoire*, nos 96 et 97, décembre 1908 et janvier 1909.

séparé de lui par un intervalle de près de 4 kilomètres. Afin de coordonner les mouvements de ses corps d'armée, il se contente de prescrire au commandant du 6<sup>e</sup> corps de commencer son attaque quand le général Reynier sera maître des hauteurs, ce qui pouvait être difficile à constater, vu la distance et le brouillard sur lequel on comptait.

Mais, constatation plus grave, on croirait que Masséna a peur de faire acte de chef vis-à-vis de Ney, tant il use de ménagements avec lui en lui disant : *Monsieur le Commandant du 6<sup>e</sup> corps est trop pénétré de l'à-propos de son mouvement pour qu'on le lui détermine.* On ne reconnaît pas dans cette façon de donner des ordres, l'énergique général Masséna, le héros de Rivoli, le vainqueur de Zurich, le défenseur de Gênes ; il semble que son caractère se soit affaibli, que sa fermeté se soit usée (1). Gêné par le voisinage de Ney, son égal et son rival de gloire, dont il redoutait le caractère difficile, il ne sut pas prendre sur lui l'ascendant du chef et il laissa faire plutôt qu'il ne commanda (2).

(1) Le général Foy vit Masséna, le 19 septembre 1810, à Celorico ; « Comme il est changé ! Ce n'est plus ce Masséna à l'œil vif, à la physionomie mobile, à la tournure ardente, tel que je le vis en 1799, et dont la tête me rappelait alors la tête de Marius : il n'a que 52 ans et il en paraît plus de 60 ; il est maigri, courbé ; son regard, depuis l'événement qui lui a fait perdre l'usage d'un œil par la main de l'Empereur, n'a plus sa vivacité » (Girod de l'Ain, *loc. cit.*, p. 101).

(2) « Si je me permets de le (Masséna) désapprouver en quelque manière, c'est, au milieu de ce jeu terrible des passions, de ne pas s'être livré à toutes les siennes en excitant celles des troupes ; de ne pas s'être emporté jusqu'à s'emparer de la direction de ses colonnes ; de n'avoir pas fait entendre d'un bout de l'armée à l'autre ce beau cri : « A mon commandement ! » ; de n'avoir pas montré aux siens comme à l'ennemi cette épée si fameuse du fils chéri de la victoire ; de n'avoir pas forcé ses compétiteurs en sous-ordre à concourir eux-mêmes à son triomphe en commandant les manœuvres de leurs corps d'armée et de leurs divi-

Masséna avait hésité à attaquer de front les Anglo-Portugais tant leur position lui paraissait forte ; mais il l'avait trouvée aussi très étendue, et par conséquent il la jugeait vulnérable en certains points sensibles qu'il serait possible de percer ; un de ces points était le col par où passe le chemin de Santo-Antonio où les difficultés d'accès étaient un peu moindres et les forces ennemies moins denses. Masséna s'en rendit compte, mais au lieu de concentrer ses efforts sur un seul objectif bien choisi, en se contentant de faire des démonstrations sur le reste de la ligne, il fit exécuter deux attaques par des colonnes d'égale force (près de 42,000 hommes chacune), sur deux points situés à une lieue l'un de l'autre ; ces attaques étaient donc trop éloignées pour pouvoir se soutenir mutuellement et pour influencer l'une sur l'autre. Napoléon a fait la critique de cette façon d'opérer dans l'entretien qu'il eut avec le général Foy, le 24 novembre suivant : « Vous avez été blessé à Bussaco ? Que diable allait faire Masséna dans cette échauffourée ? A quoi pense-t-il d'attaquer de front une pareille position, au lieu de chercher à percer sur un point ? Même en plaine, les colonnes n'enfoncent les lignes qu'autant qu'elles sont appuyées par le feu d'une artillerie très supérieure en nombre qui prépare l'attaque. C'est en tournant l'ennemi, en se portant sur son flanc, qu'on gagne les batailles (1) ».

Malgré tout, les attaques exécutées comme les ordonna Masséna auraient pu être couronnées de succès si elles avaient été faites avec ensemble ; mais il n'en fut rien :

---

sions comme celles des bataillons et des compagnies d'un même régiment. . . . Le Prince crut trop qu'il suffisait de donner des ordres écrits, et que sa présence pouvait vaincre les volontés cachées comme les résistances des siens ; il abandonna les dispositions secondaires à ses lieutenants, et la bataille fut manquée » (Pelet, *loc. cit.*, p. 405-406).

(1) Girod de l'Ain, *loc. cit.*, p. 107.

elles furent successives. L'attaque du 6<sup>e</sup> corps ne commença que quand celle du 2<sup>e</sup> était déjà repoussée. Dans chaque corps d'armée, les différents éléments ne furent pas dirigés de façon à se soutenir mutuellement en temps opportun : au 2<sup>e</sup>, la colonne du général Merle attaqua indépendamment de celle du 31<sup>e</sup> léger, qui, à son tour, fut soutenue trop tard par la brigade du général Foy ; au 6<sup>e</sup>, la division Loison ne fut pas soutenue par la division Marchand ; cette dernière ne se mit en marche que quand la première était déjà repoussée, et dans chaque division de ce corps d'armée les brigades ne surent pas s'appuyer mutuellement.

A ces causes d'insuccès s'en ajouta une autre, aussi sérieuse : la formation des troupes en grosses colonnes massées pour tenter l'assaut d'une position sur laquelle il était impossible de préparer l'action par l'artillerie. La manière dont les généraux des deux nations formèrent leurs troupes, dans cette journée du 27 septembre, démontre d'une façon saisissante leurs deux tactiques opposées. Wellington, résolu à rester sur la défensive, fit occuper la position par ses troupes en ligne déployée, sur deux rangs. C'était sa formation préférée ; d'ailleurs, il ne pouvait guère en prendre d'autre à Bussaco, car le peu de largeur du sommet de la montagne lui interdisait d'échelonner ses troupes en profondeur, et il se trouvait obligé de les étendre en une ligne mince, s'il voulait défendre, avec 52,000 hommes, près de 15 kilomètres de crête. Les Français, de leur côté, prirent le taureau par les cornes, et attaquèrent, comme ils le faisaient généralement à cette époque, en colonne serrée par division (front de deux compagnies) ou par peloton (front de compagnie) (1),

---

(1) Le front de la compagnie était d'environ 36 mètres, celui de la division de 72 mètres.

les unités (sur trois rangs) serrant à trois pas ; les bataillons suivaient ainsi, les uns derrière les autres, formant la colonne serrée en masse par régiment ou par brigade. On lançait en avant une ligne de tirailleurs, généralement formée avec les voltigeurs des corps, et l'on marchait vers la position à enlever, tantôt avec l'intention d'enfoncer l'ennemi comme avec un coin, sans changer de formation, tantôt avec l'idée de déployer la colonne, dès que l'ennemi aurait démasqué ses propres lignes. Mais il arrivait souvent que l'on était pressé de joindre l'ennemi et que l'ardeur du soldat incitait les chefs à donner immédiatement l'assaut, en colonne, et sans autre forme de procès ; ou bien l'on était surpris, sans avoir le temps de se déployer sous le feu.

Ce sont ces attaques en colonne qui ont été la cause de *tous* nos désastres en Espagne ; *aucun* de nos généraux ne s'en est rendu compte, depuis le début jusqu'à la fin, tandis que Wellington eut le mérite de le discerner clairement dès Vimeiro. Il était en effet convaincu qu'une attaque en colonne exécutée contre une infanterie non ébranlée au préalable par un feu violent de mousqueterie ou d'artillerie avait aussi peu de chances de réussir qu'une charge de cavalerie sur une infanterie intacte. Il était de plus persuadé que le feu du troisième rang étant à peu près nul comme effet, il valait mieux, en général, former les troupes sur deux rangs seulement (1), ce qui donnait l'avantage d'obtenir un front plus étendu, avec des feux aussi puissants. Enfin, il avait la conviction, qu'il faisait partager à ses troupes, que le feu de l'infanterie est irrésistible quand il est exécuté à courte distance par

---

(1) Ce n'était pas chez lui un principe absolu ; en diverses circonstances, notamment à Waterloo, il forma son infanterie sur quatre rangs pour offrir plus de résistance à la cavalerie.

une troupe de sang-froid et maîtresse d'elle-même.

Les événements lui donnèrent toujours raison, depuis Vimeiro jusqu'à Waterloo, en passant par Talavera et Bussaco. Voici ce qui se passait invariablement : les Anglais, en ligne déployée sur deux rangs, attendaient l'attaque française un peu en arrière du sommet d'une crête ou d'un plateau, de façon à n'être aperçus qu'au dernier moment et à bonne distance de tir. Les Français, après avoir gravi la pente avec ardeur et repoussé devant eux les tirailleurs ennemis, arrivaient essoufflés sur la crête, un peu en désordre naturellement, et s'arrêtaient, surpris, pour se reformer et déployer leur colonne, avant de continuer l'attaque. A ce moment précis, la ligne anglaise se démasquait brusquement, faisait feu, à une centaine de pas, de ses fusils du premier rang, s'avancait ensuite de 50 pas environ, en ployant ses deux ailes en arc de cercle vers la colonne française, faisait feu de ses fusils du deuxième rang sur le front et les flancs de cette colonne et, sans désespérer, se précipitait sur elle à la baïonnette, en poussant des *hurrahs* retentissants.

Cette manœuvre rapide n'a duré que quelques minutes à peine : les Français n'ont pas pu déployer leur colonne, ils ne l'ont même pas tenté ; ils ont répondu au feu des Anglais par le feu de leurs subdivisions de tête, trop inférieur pour être efficace, tandis que le feu concentrique des Anglais a eu des effets terribles sur leur front et sur leurs flancs. Le désordre se met dans la colonne ainsi décimée, elle tourbillonne et fait demi-tour : l'attaque est manquée.

Dans certains cas aussi, les Anglais combinaient l'emploi de la ligne déployée et des petites colonnes pour exécuter une contre-attaque énergique sur les grosses colonnes assaillantes ; ils contenaient la tête de colonne ennemie par le feu nourri d'une ligne déployée, qu'ils lui opposaient de front, et qui opérant comme précédem-

ment ; en même temps, ils lançaient sur les deux flancs plusieurs petites colonnes peu profondes, souples et rapides, qui, après avoir fait feu à aussi courte distance que possible sur la colonne ennemie, incapable de riposter, la chargeaient à la baïonnette. L'effet produit était le même que précédemment, car il était basé sur le même principe : que les grosses colonnes serrées sont impuissantes sur leurs flancs.

Ces résultats ne sont pas faits pour surprendre si l'on analyse froidement les deux méthodes opposées, en considérant deux bataillons de 800 fusils, l'un anglais, l'autre français.

L'Anglais, en ligne déployée sur deux rangs, occupe 300 mètres de longueur ; le Français, en colonne serrée par division sur trois rangs, ne présente qu'un front de 72 mètres (le quart de celui de l'ennemi) et une quinzaine de mètres de profondeur, ce qui revient à dire que la colonne française est impuissante sur ses deux flancs, et que si elle veut tirer sur son front, elle ne peut fournir qu'un feu quatre fois moins nourri que celui des Anglais (le feu du 3<sup>e</sup> rang étant considéré comme nul). Si la colonne veut se déployer, il lui faudra le temps de faire déboîter de 72 mètres à droite et à gauche les divisions qui ont serré derrière la première. Dans tous les cas, avant qu'elle ait eu le temps de le faire ou de l'essayer, elle a reçu à une centaine de mètres d'abord, à une cinquantaine de mètres ensuite, la décharge de 400 fusils convergeant sur son faible front et sur ses flancs ; à cette distance tous les coups portent et les effets du feu sont terribles. Aucune troupe, si brave qu'elle soit, ne saurait les supporter ; elle recule si elle n'est pas soutenue par des troupes fraîches (encore faut-il que ces dernières soient dans une bonne formation). Les effets du feu seront encore plus considérables lors de la seconde décharge, quand les ailes du bataillon anglais se seront ployées dans la direction de la colonne française et feront con-

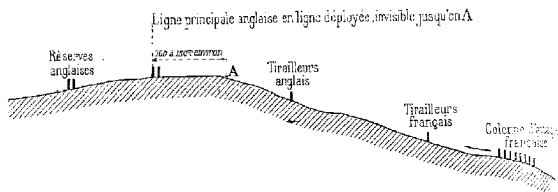
verger leurs coups sur ses deux flancs incapables de riposter.

Nous ne considérons, dans ce qui précède, que le combat théorique d'un bataillon contre un bataillon. En réalité, on attaquait presque toujours par brigades ou régiments en masse, c'est-à-dire chaque régiment ayant ses quatre bataillons en colonne serrée en masse les uns derrière les autres, et les régiments également les uns derrière les autres. Si l'on se représente une brigade française en colonne serrée dont la tête de colonne est arrêtée à 100 mètres par le feu de plusieurs bataillons anglais déployés et soutenus par quelques autres en réserve, on comprend de suite que le front de la colonne française, qui sera toujours de 72 mètres, sera battu par un feu très supérieur, et que ses flancs, qui présenteront une profondeur de 150 mètres, seront également battus par des feux nourris, car les bataillons anglais de droite et de gauche se rabattront le plus rapidement possible des deux côtés pour écraser l'ennemi sous leurs décharges convergentes. Les Anglais chargeront ensuite à la baïonnette, car ils savent qu'à la suite des effets destructeurs de leur feu aucune troupe ne conservera assez de moral pour résister à la menace d'un abordage ; presque toujours la tête de colonne ennemie, faisant instinctivement demi-tour, ira jeter le désordre dans les fractions suivantes, qui seront annihilées avant d'avoir pris part au combat.

Afin d'assurer le succès de son système, Wellington restait généralement sur la défensive sur un terrain bien choisi à l'avance et dissimulait toujours soigneusement sa ligne principale, soit derrière un obstacle de faible apparence, soit en arrière du sommet d'un plateau ou d'une crête, en ayant soin de se ménager un bon champ de tir sur son front, dans les conditions générales de la figure ci-dessous.

Cette méthode lui réussit invariablement de 1808 à

1814, parce que les Français, par routine ou par mépris de l'adversaire, ne modifièrent jamais leur éternel mode d'attaque en colonnes massives; arrivèrent toujours en haut des pentes avec des troupes déjà fatiguées et se croyant au bout de leurs efforts, en présence de la ligne principale anglaise absolument intacte, de sang-froid et maîtresse de son feu, dont elle savait user terriblement pour arrêter la colonne ennemie et empêcher son déploiement (1). Les Français faisaient abstraction du terrain et du feu pour attaquer brutalement sans préparation. Les Anglais utilisaient à la fois le terrain, le feu et la batonnette (le choc).



A Bussaco, en particulier, Wellington appliqua d'une façon absolue les principes qui précèdent, comme il l'avait déjà fait à Talavera, comme il le fit ensuite jusqu'à Waterloo, dans toutes les affaires où il eut à nous

(1) C'est ce qui fit dire à Wellington après Waterloo : « Napoléon m'a attaqué suivant l'ancienne méthode et je l'ai repoussé suivant l'ancienne méthode ». Ce qui voulait dire, non pas que Napoléon avait prononcé l'attaque centrale dont il était coutumier, mais que les Français avaient attaqué, comme toujours, avec de grosses colonnes dont la marche n'était pas suffisamment préparée par le feu, et que les Anglais, dont la ligne principale était bien dissimulée, avaient désorganisé ces colonnes, qui paraissaient irrésistibles, par un feu exécuté soudainement et presque à bout portant, suivant l'ancienne méthode, celle qui leur avait toujours réussi.

combattre. Sa ligne principale de défense était un peu en arrière de la crête de la Serra d'Alcoba, prête à faire feu à courte distance dès que les Français apparaîtraient. C'est surtout à la division Crawford que la méthode de la contre-attaque soudaine et à distance rapprochée fut appliquée d'une façon entièrement classique. Le général Crawford, posté seul en avant de sa ligne d'infanterie sur un rocher placé juste à la crête, près de l'emplacement de l'artillerie, regardait monter la colonne du général Simon, qui refoulait devant elle, avec une joyeuse ardeur, tout ce qui lui avait été opposé sur la pente. Crawford avait donné l'ordre que toute la ligne anglaise, formée en cet endroit par les 43<sup>e</sup> et 52<sup>e</sup> régiments bien dissimulés, se précipitât, *à son signal seulement*, baïonnettes baissées, sur la colonne française et fit ses deux décharges à *quinze pas*, pour se précipiter de nouveau à la baïonnette. Ainsi fut fait. Crawford attendit que les Français, criant déjà victoire, fussent à quelques mètres du sommet, et alors seulement, se retirant vivement de sa personne, il donna aux siens le signal. On connaît le résultat de cette tactique et de ce sang-froid; malgré leur vaillance, les Français qui marchaient en tête de la colonne sont surpris, fusillés à bout portant de front et de flanc, et culbutés en désordre jusqu'au bas de la montagne, entraînant dans leur déroute le reste de la division Loison, qui subit des pertes six fois plus considérables que celles de l'ennemi qu'elle attaquait.

Du côté de Picton, le mode d'exécution fut un peu différent, tout en dérivant de la même méthode et des mêmes principes. La première attaque, celle de la division Merle, formée en colonne, fut repoussée par la contre-attaque rapide et énergique du colonel Wallace à la tête du 88<sup>e</sup>. Cette contre-attaque fut préparée par le tir à mitraille de l'artillerie sur le flanc droit, et le feu de mousqueterie des Portugais sur le front des Français; puis Wallace, formant avec ses Connaught-Rangers

plusieurs petites colonnes légères et maniables, tomba sur le flanc de la colonne Merle, désemparée par la mitraille, et l'aborda à la baïonnette, après lui avoir envoyé une dernière décharge à quelques pas. Une telle tactique est irrésistible : sa réussite dépend de la discipline et du sang-froid des soldats qui l'exécutent.

La deuxième attaque contre les troupes de Piéton, celle du 31<sup>e</sup> léger, fut repoussée par un terrible feu convergent d'artillerie et d'infanterie ; cette dernière avait ployé ses ailes en arc de cercle et criblait de ses balles la lourde colonne française qui essayait, un peu tard, de se déployer pour répondre à ce feu meurtrier.

Enfin, la dernière attaque du 2<sup>e</sup> corps, celle du général Foy, fut repoussée, au moment où elle paraissait couronnée de succès, par la contre-offensive inattendue des bataillons du général Leith, qui, arrivant de la droite anglaise, au pas de course, sans avoir été vus, et s'élançant sur le flanc gauche de nos colonnes, les accablèrent de feux nourris à quelques pas, puis les chargèrent à la baïonnette, tandis que le reste des troupes anglo-portugaises redoublait ses feux sur leur front.

En somme, on constate partout le même fait : succès infaillible de la contre-attaque et du feu à courte distance sur le flanc des grosses colonnes assaillantes, incapables de changer leur formation. Nulle part les Français ne peuvent résister aux pertes énormes qu'ils subissent presque instantanément ; leur nombre ne leur sert à rien, car leurs têtes de colonnes sont accablées par un ennemi supérieur en nombre sur le point spécial où il attaque, et leur déroute annihile les fractions qui suivent, de sorte que l'ennemi, quoique inférieur dans l'ensemble à la colonne qui l'assaille, la repousse aisément en lui infligeant des pertes considérables, sans en éprouver lui-même de bien sérieuses.

Les causes de l'insuccès des Français apparaissent dès lors encore plus clairement : elles tiennent à ce qu'ils

attaquent sans une préparation suffisante des troupes solides et maitresses d'elles-mêmes, qui, n'étant pas ébranlées par le feu de l'artillerie ou de l'infanterie, peuvent les recevoir avec calme et les accabler de feux bien dirigés. Dans ces conditions, la formation en colonne, prise par les Français, si elle est excellente pour le *choc*, qui doit décider la crise finale, ne vaut rien pour le *feu*, car, à ce point de vue, elle est impuissante sur ses flancs et trop faible sur son front. Elle permet, il est vrai, de lancer en peu de temps une grande masse d'hommes sur le même point, mais elle est lourde à manœuvrer; son déploiement, déjà lent en temps ordinaire, devient à peu près impossible sous le feu de l'ennemi. Si encore on avait adopté la formation en petites colonnes à distance entière, pouvant se déployer rapidement dans tous les sens, le mal aurait été beaucoup moindre; mais on a déjà fait remarquer que les Français, malgré les cruelles expériences qu'elle leur coûta, ne se résolurent jamais à abandonner l'attaque en colonne serrée pendant les guerres de la Péninsule, probablement parce que ce mode d'attaque avait toujours été suivi d'un succès infaillible contre les levées peu aguerries des Espagnols. Mais, avec les Anglais, il en alla tout autrement, parce que leurs troupes, solides et disciplinées, surent conserver une inébranlable confiance dans la précision terrible du feu à petite portée, exécuté soudainement. Les Anglais produisaient ainsi en peu de temps :

La *surprise tactique*, en ne dévoilant leur ligne principale qu'au dernier moment ;

La *préparation intense par le feu*, en exécutant, à distance très rapprochée, un tir meurtrier sur le front et sur les flancs de l'ennemi ;

L'*action décisive par le choc*, en se précipitant à la baïonnette sur l'assaillant décimé par le feu. Une seule phase manque, parce que les Anglais n'ont pas assez

d'esprit offensif pour l'exécuter : c'est la poursuite jusqu'à la destruction de l'ennemi.

On voit que les effets du feu des Anglais n'étaient pas dus, comme on l'a cru longtemps, à l'habileté supérieure de leurs soldats au tir ; ces effets étaient obtenus uniquement en tirant à courte portée, à une distance où il suffit de viser à hauteur de ceinture d'homme pour que tous les coups portent ; ils tenaient, en un mot, « à une exécution pratique bien raisonnée (1) ».

On a constaté combien, à Bussaco, les résultats en furent terribles sur nos colonnes serrées et profondes, qui offraient une cible magnifique aux balles anglaises : la conséquence immédiate fut que les Français perdirent un nombre considérable d'officiers, car ces derniers, marchant en tête de leurs subdivisions, pour les entraîner au combat, étaient les premiers exposés aux coups : le nombre de ceux qui tombèrent dans cette action sanglante fut de près de 250, tandis que les Anglo-Portugais n'en perdirent que 69. De plus, il n'y eut, du côté de ces derniers, que très peu d'officiers supérieurs ou généraux atteints : 1 brigadier et 1 colonel seulement furent blessés, alors que du côté français, 5 généraux et 7 colonels furent mis hors de combat. On voit par là quels efforts désespérés furent tentés par les officiers français, à tous les degrés de la hiérarchie, pour conduire leurs soldats à la victoire ; le chiffre élevé de nos pertes fournit une éclatante démonstration de la vaillance que montrèrent les chefs, en donnant à leurs troupes l'exemple du devoir. S'ils ne réussirent pas comme ils l'auraient mérité, ils eurent du moins l'honneur de tenter tout ce qui était humainement possible afin de chasser l'ennemi d'une position, trop forte pour être enlevée par une attaque insuffisamment préparée.

---

(1) Général Lamarque.

Toutefois cette position était loin d'être imprenable et, bien que les Anglais fussent puissamment favorisés par la nature du terrain, leur ligne si mince et si étendue aurait pu être percée si Masséna avait engagé toutes ses forces d'une façon plus judicieuse et si les Français avaient eu la chance que le brouillard persistât jusque vers 7 ou 8 heures du matin, comme les jours précédents. Il s'en fallut de peu, en somme, qu'à l'ardeur et la vaillance des soldats du 2<sup>e</sup> corps, compensant l'effet de leur formation vicieuse, ne les rendissent maîtres de la crête à l'Ouest de Santo-Antonio, en leur permettant de faire brèche dans la ligne anglaise.

Il est intéressant de noter à ce sujet que Masséna, d'après les ordres qu'il donna au général Reynier, croyait que le 2<sup>e</sup> corps, en gravissant la montagne droit devant lui, tomberait sur la droite du dispositif anglais. Il pensait, en effet, faute d'avoir fait reconnaître le terrain jusqu'au Mondego, que les Anglo-Portugais ne s'étendaient pas beaucoup au Sud-Est du chemin de Santo-Antonio où ils ne paraissaient avoir que des postes de surveillance, et que l'action du 2<sup>e</sup> corps les forcerait soit à dégarnir Bussaco pour renforcer leur aile droite, soit à faire reculer cette dernière. Dans les deux cas, les attaques françaises en seraient facilitées; Reynier, une fois parvenu sur la hauteur, devait suivre la crête et marcher sur Bussaco pour prendre en flanc les Anglais que Ney attaquerait de front. En réalité, Reynier donna non pas sur la droite, mais sur le centre droit des Anglais, car il voyait mal le corps de Leith et pas du tout celui de Hill, de sorte qu'au lieu de tourner la droite ennemie, c'est lui qui fut attaqué sur son flanc gauche par les troupes de Leith, suivies par celles de Hill. Ce fut cette attaque de flanc qui décida du sort de la journée dans cette partie du champ de bataille. Néanmoins, on peut penser que les Français auraient été capables d'y résister s'ils avaient pris des formations

plus souples leur permettant de passer rapidement au déploiement sur le front et sur les flancs, par exemple, un dispositif de colonnes à distance entière ou à demi-distance en échelons et à intervalles de déploiement, comme l'aurait désiré Pelet, qui nommait cette formation « en tuyaux d'orgue ». On pouvait encore employer des bataillons en ligne déployée, soutenus sur leurs flancs et en arrière par des bataillons en colonne, ainsi que le fit Masséna à Fuentes de Oñoro, comme l'avait déjà fait Bonaparte en Italie, en particulier au Tagliamento, comme l'avait également fait Napoléon, notamment à Austerlitz.

On peut donc conclure que si les Français ne réussirent pas dans l'attaque de la position de Bussaco, leur échec fut dû autant à leurs mauvaises dispositions tactiques qu'à l'habileté du général ennemi, dont les dispositions étaient critiquables et dont l'influence personnelle sur la direction du combat fut à peu près nulle, mais qui eut la chance d'être secondé par des généraux et des chefs de corps dont la résolution égalait l'initiative. Malgré le succès qu'il venait de remporter, Wellington fut aussi timide après la bataille que les Français avaient été audacieux auparavant. Quand ses troupes eurent définitivement repoussé celles de Masséna, il n'osa pas descendre de la montagne pour achever leur défaite : c'est ici que se révèle le défaut de sa méthode, basée sur la défensive avant tout. Il s'estima complètement satisfait de n'avoir pas été battu et ne profita pas de l'avantage qu'il venait de remporter pour passer à l'attaque contre un ennemi affaibli par de lourdes pertes ; il craignit de compromettre dans l'offensive les avantages qu'il avait acquis et il se contenta de rester sur sa position en laissant même les Français regagner avec leurs tirailleurs un peu de terrain sur la pente. Il n'avait pas, il est vrai, une confiance illimitée dans les qualités offensives de son armée, composée par moitié de troupes

portugaises récemment organisées et qui allaient au feu pour la première fois.

Masséna, de son côté, ne voulut pas faire un pas en arrière, ce qui eût été avouer son échec; il eut l'énergie de ne pas vouloir en convenir avant que l'ennemi fût venu l'aborder, et ses troupes restèrent sur le terrain qu'elles occupaient le matin. Il arriva ainsi que ce fut le vaincu qui tenta le premier un mouvement offensif, tandis que le vainqueur n'osait pas descendre de son nid d'aigle pour fondre sur lui pendant sa manœuvre.

Lorsque Masséna, exécutant sa marche de flanc par Boialvo, tournait l'armée anglaise le 29 septembre, Wellington aurait pu profiter de l'occasion pour l'attaquer sur son flanc gauche ou ses derrières et gêner considérablement son mouvement, peut-être même lui infliger un échec qui pouvait devenir irrémédiable. Or, non seulement il ne bougea pas, mais ce fut lui qui eut peur d'être tourné et qui, craignant une action en rase campagne, abandonna Bussaco et Coïmbre pour aller défendre les retranchements élevés au Nord de Lisbonne, de sorte que le vainqueur agit comme s'il avait été battu le 27, et que Masséna se comporta comme s'il avait été victorieux. C'est en cela qu'il faut admirer le moral du général français et de ses admirables soldats, puisque, malgré l'échec subi, ils surent prendre une énergique offensive et obtenir les mêmes résultats que s'ils avaient remporté une victoire. Ils obligèrent l'armée anglo-portugaise à aller chercher un refuge derrière les formidables lignes de Torres-Vedras, où ils la tinrent comme assiégée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le manque de ressources dans un pays dévasté les obligât à abandonner la partie et à rétrograder vers l'Espagne.

B.

---